# LA FILLE

# DU TINTORET

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX

PAR

MM. FERDINAND DUGUÉ ET JAIME FILS

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'AMBIGU-COMIQUE, le 3 mai 1859.






PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

## Distribution de la pièce.

| | |
|---|---|
| PIERRE D'AREZZO (grand premier rôle). | MM. Lacressonnière. |
| VALERIO (jeune premier).............. | Armand. |
| LE TINTORET (père noble)............ | Machanette. |
| LUIZZI, procurateur de Venise (trois. rôle). | Dornay. |
| ANDREA (rôle de convenance).......... | Donato. |
| SPALATRI (premier comique)........... | Berret. |
| GALEAS, lieutenant du procurateur (utilité). | Couturier. |
| LORENZO, secrétaire de d'Arezzo....... | Lavergne. |
| UN OUVRIER......................... | Martin. |
| MARIETTA (jeune première)............ | Mmes Delaistre. |
| METAZZA (ingénuité).................. | Defodon. |
| LA NIOBÉ (grand premier rôle)......... | Anaïs Rey. |
| UN PAGE............................ | Armandine. |

Gentilshommes, soldats, musiciens, courtisanes, peuple, etc., etc.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. Albert, régisseur général; et, pour la musique, à M. Artus, chef d'orchestre, tous les deux au théâtre.

# LA FILLE DU TINTORET

## ACTE PREMIER.

**L'atelier du mosaïste Valerio, à Venise.**

Tout est d'un aspect misérable et délabré : il n'y a d'éclatant qu'une mosaïque nouvellement terminée, et qui représente une allégorie. Dans le fond, une cloison en planches vermoulues où pendent les lambeaux humides d'une vieille tapisserie; au milieu, une grande porte sur le canal; de chaque côté, une galerie praticable avec des vitrines à moitié brisées.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ANDREA, OUVRIERS, DOMESTIQUES.

(Au lever du rideau, va-et-vient de domestiques et d'ouvriers : les uns font le guet du côté de canal; les autres, à l'aide de cordes, montent dans la galerie supérieure des véla roulés; il y en a qui sapent la cloison de planches à coups de hache et de marteau. — Andrea va de groupe en groupe, donnant des ordres et des indications.)

ANDREA.

Allons, faites vite ! à chaque instant le mosaïste Valerio peut revenir.

PREMIER OUVRIER.

Soyez tranquille, maître Andrea, je viens de rencontrer Valerio au bord du grand canal.. il rêvait, assis sur une pierre, et, à la façon dont il regardait couler l'eau noire, il avait plutôt envie de s'y jeter que de rentrer chez lui... Nous avons bien le temps.

ANDREA.

C'est égal, dépêchons... Faites toujours bonne garde, vous autres. (On entend un craquement épouvantable.) Mille diables!.. Ne sais-tu donc pas ton métier, misérable Paolo!.. que t'ai-je dit ?...

DEUXIÈME OUVRIER.

Vous m'avez dit de faire en sorte que, sur l'ordre du maître et d'un seul coup de hache, cette cloison pût voler en éclats et s'écrouler dans le canal.

ANDREA.

Eh bien?..

DEUXIÈME OUVRIER.

Vienne l'ordre, et la chose se fera.

ANDREA.

Tonnerre! j'ai cru que toute la baraque allait nous tomber sur la tête.

DEUXIÈME OUVRIER.

Dame! je ne peux pas l'empêcher de craquer... ces maudites planches ne tiennent plus guère...

ANDREA.

Pourvu qu'elles restent debout jusqu'au signal convenu...

UN LAQUAIS, en vedette au fond.

Un homme se dirige de ce côté...

ANDREA.

Silence partout!.. Au diable l'importun!... Dites-lui de rebrousser chemin, et jetez-le à l'eau s'il refuse. — Mais, attendez! cette face de hibou, cette désinvolture de sacripant... Eh! Dieu me damne, c'est le camarade Spalatri...

## SCÈNE II.

### Les mêmes, SPALATRI.

SPALATRI.

Andrea! (Ils se serrent la main.)

ANDREA, aux ouvriers.

Terminez votre besogne. (A Spalatri.) De retour à Venise?

SPALATRI.

Depuis une heure.

ANDREA.

D'où viens-tu?

SPALATRI.

De France, où Pierre d'Arezzo, mon maître, m'avait envoyé en mission secrète. — Tel que tu me vois, j'arrive de la cour... et j'ai fait connaissance avec François Ier. Je n'ai qu'à me louer de ce monarque. Il s'est montré pour moi plein d'égards et de prévenances... je te dirai même que, désireux de m'attacher à sa personne, il m'a offert une compagnie.

ANDREA.

Peste!

SPALATRI.

J'ai refusé.

ANDREA.

Bah!

SPALATRI.

Oui... j'ai répondu fièrement que j'appartenais à un autre grand homme... et comme la surenchère du bon roi ne m'a

pas paru suffisante, je reste définitivement au service du glorieux Pierre d'Arezzo. (Il se découvre.) Puissance inouïe que celle de ce pamphlétaire!.. Sans père, sans fortune, né d'une fille perdue et venu au monde dans un hôpital, poëte médiocre d'abord, parasite, valet et mendiant, il a fini par s'embusquer dans le coupe-gorge de la satire; et faisant de sa plume un stylet qu'il trempe tour à tour dans le fiel ou dans le sang, il rançonne impunément le genre humain, tient boutique ouverte d'infamie et bat monnaie avec la louange ou l'injure!.. Après tout, pour ma part, je n'ai à m'occuper que d'une chose, c'est qu'il paye bien qui le sert bien; aussi, je lui suis dévoué corps et âme!..

ANDREA.

Je t'en félicite...

SPALATRI, l'examinant.

Eh! mais, quelle métamorphose!.. cet élégant pourpoint, cette rapière qui vous bat les talons, vive Dieu! messire Andrea, voilà du nouveau!.. Lorsque je suis parti pour la France, il y a trois mois, vous n'étiez qu'un pauvre ouvrier mosaïste, le compagnon de travail de Valerio dans l'atelier de Tintoret. Daignez donc m'apprendre un peu comment vous avez acquis cet attirail. Serait-ce d'aventure en volant les dessins du maître et en les vendant pour votre compte?

ANDREA.

C'est en le quittant. Touche là, Spalatri. J'ai suivi tes excellents conseils, j'ai renoncé à l'art, j'ai renoncé au travail; je me suis ennuyé d'avoir froid, d'avoir faim, de lutter sans trêve contre la misère; bref, un beau matin, sans prévenir personne, ni Valerio mon camarade, ni le Tintoret mon maître, je m'en suis allé tout droit au Canal-Grande. Là, je me suis arrêté devant un palais magnifique, où des voiles de soie rouge rayée de bleu flottaient à chaque balcon, j'ai monté le grand escalier de marbre et je suis entré par la vaste porte ouverte à deux battants... Ah! Spalatri, quel éblouissement, quelle fascination au milieu de cette foule immense de visiteurs, en face des richesses amoncelées et venues là des quatre parties du monde!.. Il y avait dans les antichambres, des Orientaux en grandes robes, des Arméniens, des Indiens, des Juifs, des Espagnols, des peintres célèbres, des femmes charmantes, des pages, des musiciens, des chevaliers, et tous ces tributaires du génie, chargés de présents merveilleux, ressemblaient à un courant qui charrie de l'or et des pierreries!.. Alors, pauvre artiste obscur, découragé, gueux comme Job, j'ai compris que la véritable existence était là; je me suis agenouillé devant l'idole, et je me suis relevé valet de monseigneur Pierre d'Arezzo.

SPALATRI.

A merveille. (A part.) Une bouche de plus dans la maison.

ANDREA, à part.

Il est jaloux.

SPALATRI.

Et, que fais-tu ici pour l'instant?

ANDREA.

J'exécute les ordres de mon nouveau maître.

PREMIER OUVRIER.

Tout est prêt.

ANDREA.

C'est bien, allez. Je dirai à Monseigneur que je suis content de vous. (*Aux domestiques.*) Et vous, à vos postes. Qu'on se cache et qu'on se taise. (*Les ouvriers sortent par le fond, tandis que les domestiques disparaissent dans la galerie supérieure. Deux ou trois seulement restent en vedette à la porte du fond.*)

SPALATRI.

Pourquoi ces ouvriers? Pourquoi ces domestiques? Pourquoi tout ce mystère?.. Où sommes-nous donc?

ANDREA.

Dans l'atelier de Valerio!..

SPALATRI.

Je vais de surprise en surprise : il est incroyable qu'on ne puisse pas quitter son pays trois mois sans y retrouver tout bouleversé... Voyons, quand je suis parti, Valerio, élève du Tintoret, n'avait pas d'autre demeure que celle du peintre. Le bruit courait même dans Venise que Marietta, la fille du Tintoret, avait remarqué les beaux yeux, la jambe fine et la tournure élégante du jeune mosaïste.

ANDREA.

C'est vrai.

SPALATRI.

Comment se fait-il donc que Valerio ait quitté la maison du Tintoret pour venir vivre dans cet atelier?

ANDREA.

Découragement d'artiste, mon cher, désespoir d'amoureux! Convaincu que, malgré ses efforts, il n'aurait jamais assez de talent pour être digne de Marietta, il a dit adieu au père et il est venu cacher ici sa pauvreté, ses larmes, ses espérances peut-être.

SPALATRI.

Tout cela ne m'explique guère ta présence mystérieuse et les projets de monseigneur Pierre d'Arezzo.

ANDREA.

Plus bas... apprends que d'Arezzo a conçu pour Marietta une de ces passions à qui rien ne résiste ; or, comme il sait que Valerio est secrètement aimé de la jeune fille, il a résolu de se débarrasser de son rival.

SPALATRI.

Le fait-il noyer ou poignarder?

ANDREA.

Il a trouvé mieux...

SPALATRI.

Quoi donc?

ANDREA.

Il veut étouffer le génie et tuer l'âme!

SPALATRI.

Je ne comprends pas.

ANDREA.

Oh! c'est une combinaison aussi ingénieuse que diabolique!..

SPALATRI.

Achève...

ANDREA.

Je ne peux t'en dire, davantage, mais, patiente un peu; puisque te voilà revenu, le maître te fera sans doute ses confidences et te mettra du complot.

SPALATRI.

Je l'espère, et il peut compter sur moi! A une condition, cependant...

ANDREA.

Une condition!..

SPALATRI.

Oui.

ANDREA.

Et laquelle?

SPALATRI.

C'est qu'il n'y aura pas de femmes à violenter.

ANDREA.

Des scrupules dans un bandit comme toi?

SPALATRI.

Il ne s'agit pas de scrupules, mais d'un serment que je me suis fait à moi-même.

ANDREA.

Spalatri à une conscience!

SPALATRI.

Pourquoi pas?.. Dis-moi, depuis que tu habites le palais du Canal-Grande, as-tu remarqué une vieille femme accroupie au soleil sur les dalles du quai, couverte de haillons, vivant d'aumônes, qui ne s'éloigne jamais de la demeure du maître et psalmodie d'une voix rauque et monotone un chant bizarre qu'elle interrompt pour pousser des gémissements et des éclats de rire?...

ANDREA.

Pardieu! c'est la Niobé, une espèce de folle qui fait la prophétesse: tout Venise la connait.

SPALATRI.

Le matin, le soir, la nuit même, que le ciel soit pur ou que la pluie tombe à torrents, que l'orage se déchaîne, que le flot furieux batte les quais de marbre et que le vent s'engouffre sous les noires arcades, la Niobé est là, tournant sans cesse autour du palais, menace vivante, spectre implacable! Si le

maître sort, elle le suit pas à pas, s'accroche à son manteau, murmure à son oreille toute sorte de paroles étranges et de prédictions sinistres ! Qu'on la repousse, elle revient; qu'on la frappe, elle revient; on la tuerait, Andrea, qu'elle reviendrait encore! Ne t'es-tu jamais demandé pourquoi?

ANDREA.

Ma foi non... une folle...

SPALATRI.

Eh bien! écoute : Il y a treize ans, par une belle nuit d'été, monseigneur Pierre d'Arrezzo, qui sortait, me désigna pour l'accompagner. Je pris ma cape, mon masque, ma meilleure épée et je le suivis. Une gondole sans armoiries nous embarqua au quai des Esclavons, et, après avoir descendu quelque temps les lagunes, nous déposa sur une langue de terre où nous attendaient deux bons chevaux... Monseigneur en prit un, me désigna l'autre, et nous partîmes au galop sans échanger une parole. Au bout d'une heure environ, il s'arrêta, mit pied à terre, m'ordonna à voix basse d'attacher nos montures dans un fourré d'arbres, et, après avoir fait quelques pas, nous nous trouvâmes en face d'une petite maison enfouie dans la verdure comme un nid... Jamais oasis n'eut plus de fraîcheur et de parfums... Arrivé devant une porte basse, le maître s'arrêta de nouveau et prêta l'oreille : tout était silencieux et minuit sonnait dans le lointain à une horloge de village : tranquillisé sans doute par le repos profond qui nous environnait, il ouvrit une porte avec une clef qu'il avait prise dans son escarcelle; moi, je le suivais toujours la main sur ma rapière. Il ouvrit la porte de la maison comme il avait ouvert celle du jardin, me fit signe de l'attendre et disparut dans un corridor au fond duquel brillait une lumière douce et voilée comme celle des lampes qui brûlent devant les madones... J'attendis, retenant mon haleine, et comme il ne revenait pas, je commençais à m'inquiéter, lorsque tout à coup retentit un cri de hyène furieuse... J'eus peur, Andrea, pour la première fois de ma vie, j'eus peur!... Spalatri le bravo, Spalatri l'égorgeur, n'avait jamais entendu de cri pareil...

ANDREA.

Continue...

SPALATRI.

Je m'élançai d'un bond dans la chambre d'où sortait ce cri terrible, et voilà ce que je vis : un berceau renversé, un enfant dans les bras du maître et une femme qui se cramponnait au cou du ravisseur : ses ongles pénétraient dans la chair comme des tenailles d'acier, et d'Arrezzo râlait sous cette étreinte en appelant au secours. Le dégager fut l'affaire d'un instant; mais alors il se passa une scène horrible, car il fallut torturer la femme pour lui faire lâcher prise! Sentant bientôt que ses forces la trahissaient, cette pauvre mère, qui redemandait sa fille, se jeta à nos genoux, étendit ses mains suppliantes, et ce qu'elle

trouva de larmes, de sanglots, d'accents, de prières pour nous attendrir, aurait ému Satan lui-même! Moi, vois-tu, j'aurais donné tout le sang de mes veines, tout le gain de mes crimes, pour que Monseigneur rendît l'enfant!... Mais il s'écria : Aux chevaux, Spalatri! repoussa violemment la malheureuse femme jusqu'au milieu de la chambre, et sortit en poussant un affreux éclat de rire!... Quelques minutes après, nous courions à fond de train du côté de Venise : en tournant la tête, je vis la mère qui essayait de nous suivre, blanche comme un fantôme au milieu de l'ombre, puis elle roula évanouie sur l'herbe humide, en répétant l'éclat de rire de d'Arezzo. Nuit horrible, camarade, nuit horrible!...

ANDREA.

Et cette femme, c'était la Niobé, la folle du Canal-Grande?

SPALATRI.

Oui, et depuis treize ans, chaque fois que je la rencontre, que j'entends sa voix, je...

LA NIOBÉ, au dehors.

Roi du vice, démon du crime,
Il triomphe dans son orgueil!
Il pousse Venise à l'abîme
Et met l'Italie au cercueil!..

SPALATRI.

C'est elle qui passe...

LA NIOBÉ, au dehors.

Donnez une obole
A la pauvre folle
Qui chante en versant
Des larmes de sang!..

SPALATRI.

Cache-moi, Andrea, cache-moi! (La Niobé paraît au fond; les hommes qui gardaient la porte s'écartent avec une sorte de crainte superstitieuse.

LA NIOBÉ.

Je n'avais qu'un enfant! mon âme
Fut brisée avec son berceau!..
Honte à d'Arezzo cet infâme!
Mort à ce bourreau!..

ANDREA.

Allons, passe ton chemin, la Niobé. (Aux valets.) Éloignez-la donc!

LA NIOBÉ, au dehors en s'éloignant.

Donnez une obole
A la pauvre folle
Qui chante en versant
Des larmes de sang!..

SPALATRI.

Comprends-tu que je sois fidèle à mon serment?.. — Ordonnez-moi d'empoisonner le doge Gritti, Monseigneur, de tuer mon meilleur ami, d'aller en Terre Sainte... mais ne me demandez jamais de faire souffrir une femme... Je n'obéirais pas.

ANDREA.

Quel motif avait-il pour enlever cet enfant?

SPALATRI.

Je l'ignore.

ANDREA.

Et qu'est devenue cette petite fille?

SPALATRI.

Andrea, le maître n'aime pas les curieux.

LE LAQUAIS, au fond.

Voici Valerio.

ANDREA.

Dispersez-vous vite sur le quai. (Se tournant vers les galeries.) Attention au signal, vous autres! (A Spalatri.) Nous, sortons de ce côté... Une étrange histoire que tu m'as contée là! (Tous sortent. Valerio entre : il se laisse tomber avec accablement sur un escabeau. d'Arezzo, masqué, reste au fond, appuyé contre la porte.)

## SCÈNE III.

D'AREZZO, VALERIO.

VALERIO.

Ah! je suis tenté de croire qu'il faut du courage pour se tuer, et ce courage me manque! Si misérable et torturé que soit le corps, l'âme se révolte en face du suicide!.. Tu n'as donc pas assez souffert, Valerio?... qui t'arrête?... que demandes-tu? qu'espères-tu?... L'amour? c'est s'éprendre de l'impossible... L'art? c'est pour toi la faim, la misère, l'impuissance... Valerio, Valerio! qu'attends-tu de la vie?..

D'AREZZO, qui s'est approché.

Ta part de bonheur.

VALERIO.

Ah! c'est encore vous, l'homme au masque?.. Pourquoi m'avez-vous suivi obstinément toute la nuit à travers Venise?.. Que voulez-vous? qui êtes-vous?... Si vous êtes un voleur, passez votre chemin, l'ami... allez crocheter la porte de Delminio, dérober la bourse de Bembo, forcer le coffre-fort de Paul Jove; allez voler les voleurs.

D'AREZZO.

Si j'étais un larron, seigneur Valerio, je n'irais chez aucun des pauvres gens que vous venez de nommer, j'irais droit chez le plus riche, chez le plus puissant, chez d'Arezzo.

VALERIO.

En effet.

D'AREZZO.

Pourquoi donc n'avez-vous pas prononcé son nom? Est-ce que vous n'avez pas aussi beaucoup de mal à dire de lui?

VALERIO.

Eh bien! non, pas plus de lui que des autres... Vive Paul Jove! vive Bembo! et vive d'Arezzo! A eux les titres, les biens, les honneurs!.. biens volés, honneurs mal acquis, titres arrachés... Qu'importe? ils vivent opulents, ils vivent heureux!

D'AREZZO.

Tandis que Valerio, l'artiste obscur et convaincu, hésite entre l'eau du canal et un coup de poignard!.. Enfant, ton désespoir me fait pitié!.. Jeune et robuste, brûlé de désirs, frémissant d'ambition, doué merveilleusement par la nature pour être heureux, tu n'as déjà plus qu'une espérance... mourir!.. Que l'orgueil dise : C'est sublime! la raison dit: C'est niais!..

VALERIO.

Qui donc es-tu?

D'AREZZO.

Un ami.

VALERIO.

L'amitié n'a pas de masque!

D'AREZZO, se démasquant.

Regarde-la donc à visage découvert!

VALERIO, avec effroi.

Pierre d'Arezzo!

D'AREZZO.

Oui, d'Arezzo, qui vient vers toi les mains pleines de jouissances; qui t'offre, à la place du travail ingrat, du talent méconnu, la vie facile, la vie brillante, la vie glorieuse!

VALERIO.

Quel est ton but?

D'AREZZO.

Mon but? c'est de faire de l'enfant qui chancelle et qui souffre un homme qui marche librement dans son génie et dans sa force!.. L'existence, d'abord, m'a été pénible comme à toi; car, sorti de la boue, j'ai voulu m'élever aussi par mon mérite seul. Comme toi, j'ai trouvé devant mon soleil l'ombre des ignorants et des sots; seulement, au lieu d'aborder de front les obstacles, je les ai tournés avec adresse, et, pour arriver plus vite, j'ai pris la route de traverse... D'Arezzo le poëte est devenu d'Arezzo le pamphlétaire, et aujourd'hui l'Europe tout entière est ma vassale, et je tiens l'Italie sous mes pieds!.. Viens donc à moi, Valerio, sans crainte, sans fausse honte... Je t'ouvre les bras, je veux te sauver de toi-même et te venger des autres!.. Viens, viens!..

VALERIO.

Non, non!.. Laisse-moi!

D'AREZZO.

Comme le bien est difficile à faire!..

VALERIO.

Laisse-moi!

D'AREZZO.

Tu crois sans doute qu'égoïste, corrompu, sensuel, renégat de l'art, je ne suis ni digne, ni capable de tendre la main à un artiste? Tu te trompes, Valerio : Michel-Ange m'écrit souvent, et j'ai le Titien pour ami... Oh! oui, je comprends l'art, et je l'aime!.. Tiens, je suis peut-être le seul dans Venise qui ait deviné ce que tu peux, ce que tu vaux, (Montrant la mosaïque.) et je salue ton œuvre.

VALERIO.

Ma mosaïque...

D'AREZZO.

Ah! ne m'ôte pas ce qui me relève encore à mes yeux, mon admiration pour ce qui est admirable!... Et tu ne veux pas qu'en face une pareille œuvre je vienne te dire : « La misère t'a mis le pied sur la gorge, et demain, peut-être, il ne restera rien de toi; car tu seras mort de faim et de désespoir!» Tu ne veux pas qu'à la place d'une existence honteuse et ignorée, je vienne t'offrir la richesse, la gloire, l'immortalité!... Et, si tu me demandes encore quel est mon but, je te répondrai que ce n'est pas seulement à Valerio que je m'adresse, mais au talent, mais à l'art! je te répondrai, enfin, que tu n'as pas le droit d'assassiner dans l'ombre la destinée que Dieu t'avait faite!

VALERIO.

Oh! tentateur!

D'AREZZO.

Eh bien?

VALERIO.

Eh bien!.. je garde ma pauvreté, je garde ma solitude. Si vous êtes vraiment venu pour servir un malheureux, je vous remercie; mais je repousse vos offres... Oh! ce n'est point par orgueil, mais parce que je suis condamné sans retour à la douleur et à l'oubli... et cependant... O mon Dieu! mon Dieu!..

D'AREZZO.

Ainsi, tu refuses mon amitié, ma protection?

VALERIO.

Oui.

D'AREZZO.

Tu refuses la vie des Véronèse et des Schiavone, la vie brillante, admirée, splendide des artistes souverains?

VALERIO.

Oui.

D'AREZZO.

Tu refuses le droit de marcher l'égal des princes et des rois?

VALERIO.

Oui.

D'AREZZO.

Tu refuses la fortune? tu refuses le bonheur?

VALERIO.

Oui, oui! je refuse cela de toi... (A part.) Mourir... mais mourir digne d'elle!

D'AREZZO.

A ta guise; mais tu as tort, car tu ne pouvais mieux te venger de Marietta, la charmante fille tu Tintoret.

VALERIO.

Pourquoi me venger?

D'AREZZO.

Ne sais-tu pas qu'elle épouse sous peu de jours le fils du procurateur?

VALERIO.

Elle! elle... la femme d'un autre!..

D'AREZZO.

Que veux-tu?.. Marietta n'a pas eu une parole de pitié pour ta misère, un regard de sympathie pour ton talent; mais le fils du procurateur est très-riche... elle l'épouse. Tu vois bien que l'or sert à quelque chose.

VALERIO.

Marietta... Non, c'est impossible! Tu mens, tu mens!

D'AREZZO.

Demande à tout Venise...

VALERIO.

Ah! c'est le dernier coup!

D'AREZZO.

Si tu voulais, cependant, je te placerais si haut!... je te ferais si rayonnant, que tu pourrais éblouir de ton luxe les nouveaux époux et les écraser de ta gloire soudaine. Et, qui sait? un jour, peut-être, tu fascineras Marietta, en l'attirant vers toi... Vengeance amoureuse... vengeance enivrante!.. Refuses-tu toujours?

VALERIO.

Non, j'accepte.

D'AREZZO, à part.

Allons donc!

VALERIO.

Loin de moi l'odieuse livrée de la misère!.. J'ai trop longtemps souffert et pleuré, j'ai trop longtemps courbé la tête!... Ouvre tes ailes, mon cœur! resplendis, soleil de ma jeunesse!.. A moi tous les plaisirs!... Tu as de l'or, Pierre d'Arezzo, je vais chanter tes louanges; tu as de l'or, je vais te peindre en demi-dieu; tu as de l'or, je grossirai le nombre de tes flatteurs, j'ornerai ton palais de mes travaux quand l'orgie m'en laissera le temps, et tes pieds pourront fouler insolemment les mosaïques de Valerio.

D'AREZZO.

A la bonne heure! Regarde... (Élevant la voix.) Obéissez. (Au

signal donné par d'Arezzo, le fond de l'atelier s'écroule et disparaît s us de riches tapis et une pluie de fleurs. D'immenses véla se déroulent du haut des galeries et recouvrent les murailles latérales. De tous côtés paraissent des valets portant des candélabres allumés, des coupes, des amphores, des pyramides de fruits, de sucreries et de gâteaux; tandis qu'au fond, de magnifiques gondoles chargées de musiciens, de gentilshommés et de courtisanes sillonnent le canal. Au lointain Venise éclairée.) Voici la fète que Pierre d'Arezzo donne à son ami Valerio.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANDREA, SEIGNEURS, COURTISANES, JOUEURS D'INSTRUMENTS.

CHŒUR.

C'est l'heure de la joie!
Le lacryma flamboie
Dans la coupe où se noie
L'importune douleur!
Dépouillons chaque treille
De sa moisson vermeille...
La lèvre c'est l'abeille,
Le baiser c'est la fleur.

LES COURTISANES.

A nous chants, danses, rires!
A nous tous les délires
Prolongés jusqu'au jour!

LES SEIGNEURS.

O ma brune maîtresse,
A nous la double ivresse
Du vin et de l'amour!

REPRISE DU CHŒUR.

C'est l'heure, etc., etc.

VALERIO.

Mais c'est un rêve!..

D'AREZZO.

Non, c'est la réalité qui t'apparaît dans l'or, dans la pourpre, dans la lumière, dans l'harmonie! Regarde-la descendre vers toi le sourire aux lèvres, te tendre les bras, te nommer son amant, te couronner de fleurs! (Les courtisanes entourent Valerio, le couronnent et lui présentent des coupes remplies de vin.) Crois-moi, ton génie va grandir comme ta fortune!.. Arrière les âpres inspirations de la misère, les lugubres fantômes du travail et de la faim!.. A toi, Valerio, la pensée qu'aucun horizon ne gêne, et les désirs satisfaits avant d'éclore... Tu peux tout oser, tout entreprendre, tout souhaiter, tout avoir!...

VALERIO.

Mais, que me demandes-tu donc en échange?

D'AREZZO.

Moi?.. rien! pas même la reconnaissance. Franchement, je vaux mieux que ma réputation, et la calomnie, une ingrate qui me doit tant, trouve encore moyen de mordre sur moi-même. On m'a surnommé le fléau des princes... soit! Mais si je les dévalise, c'est pour donner leurs dépouilles aux artistes! Amis, à Valerio!

TOUS.

**A Valerio!**

D'AREZZO.

**Je bois à ton génie, à ton avenir, à la nouvelle existence qui s'ouvre devant toi!**

VALERIO.

**Oui, buvons! buvons!**

TOUS.

**Buvons!**

D'AREZZO, *à part.*

**J'ai là un excellent élève! Courage, Valerio! renie l'art et la vertu! bois au plaisir! bois à la volupté!..**

VALERIO.

**Encore! toujours!**

TOUS.

**Toujours.**

D'AREZZO, *à part.*

Ah! mon jeune compagnon, je te ferai descendre si **bas** que l'amour de Marietta sera vite changé en mépris... et alors...

VALERIO.

**Oh! ma tête s'égare!..**

D'AREZZO.

**Rions! buvons! chantons!..**

TOUS.

**Chantons!** (**Reprise du chœur, qui est interrompu par l'arrivée de la Niobé.**)

## SCÈNE V.

LES MÊMES, LA NIOBÉ.

LA NIOBÉ.

**Malheur! malheur!**

TOUS.

La folle!

LA NIOBÉ.

On rit, on chante ici... et là-bas, là-bas, on vole les enfants, et les mères pleurent.

ANDREA.

**Dehors, la folle!**

TOUS.

Oui, oui, dehors!

LA NIOBÉ.

Taisez-vous! laissez-moi!... Oh! non, je ne suis pas folle! Les larmes n'ont pas emporté toute ma raison, et d'étranges lueurs traversent mon cerveau!.. Je ne suis pas folle quand je vous crie que cet homme est un infâme! je ne suis pas folle quand je vous crie qu'il m'a volé ma fille! (Mouvement.)

D'AREZZO.

Laissez donc, mes amis... L'ombre manquait au tableau pour que la fête fût complète! et voilà treize ans, Messieurs, que la pauvre Niobé m'accuse de lui avoir dérobé ce trésor précieux, treize ans que je la laisse dire avec une patience inaltérable... Vous croyez peut-être que la victime était une jeune beauté faite pour inspirer l'amour... Pas du tout, c'était un enfant au berceau... (On rit.) Allons, la Niobé, approche... Veux-tu la retrouver, ta fille?

LA NIOBÉ.

Oh! oui!...

D'AREZZO.

Eh bien, cherche-la... (On rit.) Cherchons-la ensemble... Est-ce Paola? Non, car sa mère, une Gitana, me l'a vendue cent sequins. (On rit.) Serait-ce Zafetta? C'est possible, on n'a jamais connu ses parents... Alors, c'est donc Laura?.. Mais non, Laura est Juive, et nous la ferons brûler un de ces jours... (On rit.) Voyons, cherche, regarde, examine... Si tu la trouves, je te la rends.

LA NIOBÉ.

Écoute, Pierre d'Arezzo, écoutez tous, car je vois l'avenir!... Lâche insulteur de femmes, bouche de fiel, cœur de fange, voici la vengeance qui vient... tous les désespoirs que tu as causés vont se réunir contre toi et te déchirer les flancs comme des éperons aux pointes de feu!.. Comme tu n'as épargné personne, bourreau, Dieu n'aura pour toi ni pitié ni merci, et ne laissera pas même la prière à celui qui n'a pas eu la foi!.. On te verra pâlir et chanceler, on entendra sortir de tes lèvres un rire monstrueux, terrible, infernal, comme celui qui a répondu à mes sanglots quand tu m'as volé mon enfant!.. Et ce rire-là, Pierre d'Arezzo, ce sera la mort!

D'AREZZO, *épouvanté.*

Assez, la folle, assez!.. qu'on me débarrasse d'elle!..

ANDREA, *la poussant.*

Holà! dehors!..

LA NIOBÉ.

Je ne veux pas sortir.

ANDRÉA.

Eh bien!..

LA NIOBÉ.

Oh! vous pouvez me battre, je ne sens plus les coups...

ANDREA, avec menace.

C'est ce que nous allons voir. (Valerio s'élance rapidement entre lui et la Niobé.)

VALERIO.

Andrea!

ANDREA.

Qu'y a-t-il?

VALERIO.

L'homme qui porte la main sur une femme est un lâche!

LA NIOBÉ.

Oh! merci, merci!

ANDREA.

Le maître veut qu'elle s'en aille, elle s'en ira... Allons, retire-toi...

VALERIO.

Je te défends d'approcher...

ANDREA.

Par le ciel!...

VALERIO.

Je te le défends!

## SCÈNE VI.

Les mêmes, MARIETTA, puis LE TINTORET.

MARIETTA, courant vers Valerio.

Ah! Dieu soit loué! il n'est pas encore perdu!

VALERIO.

Marietta!

D'AREZZO.

La fille du Tintoret... Elle ici!

MARIETTA.

Valerio, on m'a dit que vous étiez prêt à douter de l'art, de la gloire et de Dieu; que, découragé et à bout de forces, vous alliez renoncer à l'honneur, au travail; alors je suis venue vous parler d'espérance, vous rendre la foi, raffermir votre âme! Je suis venue mettre ma main dans la vôtre pour vous aider à monter et vous empêcher de descendre!..

VALERIO.

Marietta!.. (A d'Arezzo.) Vous mentiez donc, Monsieur?

D'AREZZO.

Je doute fort, signora, que le Tintoret, votre père... approuve cette course nocturne...

LE TINTORET, se montrant.

C'est moi qui l'ai amenée... (Mouvement.)

TOUS.

Le Tintoret!

LE TINTORET.

Osez donc blâmer ce que j'approuve! Est-ce un crime à l'ange de plonger dans l'enfer pour arracher une âme à Satan?.. (A Valerio.) Mon élève!

VALERIO.

Oh! maître...

LE TINTORET.

Mon fils! pourquoi avoir quitté ma maison et douté de nous comme de toi?.. Voici l'ordre du doge qui t'accorde les travaux de la coupole de Saint-Marc.

VALERIO.

A moi?

LE TINTORET.

Travaille! espère!

VALERIO.

Marietta!.. Seigneur, vous me faites la vie trop belle!

LE TINTORET.

Quant à vous, Pierre d'Arezzo, portez ailleurs votre luxe, vos plaisirs, vos courtisanes! Que le pauvre atelier du mosaïste soit de nouveau purifié par le travail!.. Apostats et païens, soyez chassés d'ici comme les vendeurs furent chassés du temple!.. Sortez!..

MARIETTA.

Sortez!

LA NIOBÉ, suppliante.

Ne me chassez pas, moi...

MARIETTA, la relevant.

Pauvre femme!..

LA NIOBÉ.

Soyez aussi heureuse que vous êtes belle!

D'AREZZO, riant.

Au revoir! au revoir!

---

# ACTE DEUXIÈME.

**Le cabinet de travail de d'Arezzo.**

Au fond, trois grandes baies fermées par des rideaux de velours rouge broché : quand ils s'ouvrent, on aperçoit des orangers en fleurs, des colonnettes et des arcades ornées de plantes grimpantes; pavé de marbre en mosaïque; autour de la salle, des coffrets, des vases, des tableaux, des statues, des médailles, des pièces de brocart, des armures, des épées au fourreau d'argent, des pistolets à crosses historiées; une multitude d'objets venus de tous les points du globe, et tout cela jeté au hasard, entassé pêle-mêle. Partout l'image de d'Arezzo reproduite sous mille formes et enjolivée de légendes flatteuses. Au bas d'un buste couronné de lauriers, on lit en lettres d'or : AU SUBLIME D'AREZZO, L'ITALIE RECONNAISSANTE. Sur une table, couverte de manuscrits, un encrier très-vaste et une plume haute en barbes.

## SCÈNE PREMIÈRE.

D'AREZZO, *seul.*

Allons, Pierre d'Arezzo, assez de rêveries et de langueurs... tu n'es pas assez riche encore pour perdre ainsi le temps! chaque seconde vaut un écu, chaque minute vaut un sequin... Au travail! au travail!.. aligne des mots, noircis des pages, broie des pensées; et puisque l'or seul donne le plaisir, la puissance, le bonheur, eh bien!.. fais suer de l'or à ton encrier!.. Allons, gagne ta vie, misérable!.. O petite perle noire suspendue au bout de cette plume, que vas-tu devenir en tombant sur le papier? de la haine ou de l'amour?.. De la haine, je le veux!.. Malheur à mes ennemis! guerre au monde entier!.. Il n'y a de fort ici-bas que celui qui se fait craindre... A l'œuvre, ma plume!.. raille, calomnie, déchire, égorge!.. Tintoret, je tuerai ta gloire; Valerio, je tuerai ton avenir; Marietta, je tuerai ton honneur!.. Marietta! nom cher et maudit! pensée qui me torture! spectre qui m'obsède!.. Je ne peux pas travailler!.. C'est que je l'aime avec délire, avec frénésie! et cet amour insensé qui me dévore, je l'arrache en vain par lambeaux comme la robe de Nessus, je le retrouve sans cesse collé contre ma chair!.. Tremble donc, belle et vertueuse fille... On méprise d'Arezzo, on le hait, on l'insulte; mais on ne lui résiste jamais... et la brebis palpitera bientôt sous les griffes du loup!..

## SCÈNE II.

D'AREZZO, SPALATRI.

D'AREZZO.

Ah!.. vous voici!..

SPALATRI.

Monseigneur m'a fait demander et j'accours... (*A part.*) Il ne me tutoie pas... mauvais signe.

D'AREZZO.

Que se passe-t-il dehors?

SPALATRI.

Les antichambres, les escaliers, les galeries, sont encombrés de clients qui viennent vous saluer et vous solliciter : artistes, marchands, gentilshommes, visiteurs de toute classe et de tout pays! il n'y a jamais eu au palais affluence pareille! c'est un coup d'œil inouï, magnifique!.. Ah! Monseigneur, vous remuez le monde.

D'ARREZZO.

Avec ce levier... (*Il montre sa plume.*) Archimède cherchait un point d'appui, je l'ai trouvé moi; que remarquez-vous encore?

SPALATRI.

Mais... rien.

D'AREZZO.

Nous vous trompez... en face de la grande porte, sur les dalles du quai, une femme est assise.

SPALATRI.

La Niobé... c'est vrai!

D'AREZZO.

Monsieur Spalatri!

SPALATRI.

Monseigneur...

D'AREZZO.

Il paraît que vous avez beaucoup de compassion pour cette folle, et que si je vous ordonnais de me débarrasser d'elle, vous ne m'obéiriez pas.

SPALATRI.

Monseigneur... (*A part.*) Andrea m'a dénoncé.

D'AREZZO.

Il paraît de plus que l'enlèvement de sa fille vous a laissé des remords.

SPALATRI.

A moi?.. mais non... je vous jure...

D'AREZZO.

Ne vous en défendez pas, cela honore un sacripant comme vous. Aussi, pour tranquilliser votre conscience, je vais vous apprendre ce qu'est devenue cette fille.

SPALATRI.

Je ne demande rien; je ne veux rien savoir.

D'AREZZO.

Et il me plaît, à moi, de tout vous dire.

SPALATRI, à part.

Cafard d'Andrea!..

D'AREZZO.

Monsieur Spalatri!

SPALATRI.

Monseigneur...

D'AREZZO.

Avez-vous quelquefois déniché des oiseaux?

SPALATRI.

Mais...

D'AREZZO.

Répondez!

SPALATRI.

Souvent.

D'AREZZO.

Et lorsque, sans pitié pour la mère qui criait et voletait autour du ravisseur, vous aviez mis la main sur la couvée, qu'en faisiez-vous?

SPALATRI.

Je les mangeais d'ordinaire.

D'AREZZO.

Et s'ils étaient trop petits.

SPALATRI.

Dame! je les écrasais au pied de l'arbre.

D'AREZZO.

Eh bien! l'homme aux scrupules, vous êtes cent fois plus cruel et plus féroce que moi... J'ai pris à la Niobé son enfant, mais l'oiseau arraché du nid a une cage dorée pour prison!.. Et d'ailleurs, cette enfant, la destinée en avait fait mon bien. J'avais le droit de la ravir même à sa mère, car sa mère ne lui a donné que la vie, et moi, je l'ai sauvée de la mort...

SPALATRI.

De la mort?..

D'AREZZO.

Oui, du temps des guerres civiles, en traversant le bourg de Fano, livré au pillage et à l'incendie, j'avais trouvé Metazza au milieu des flammes, et je l'avais emportée dans les plis de mon manteau. C'est la seule bonne action que j'aie jamais faite; et, chose étrange! moi qui n'avais rien aimé jusqu'à ce jour, je m'étais pris à aimer la chère petite créature! Par malheur, quand vint la paix, les magistrats me contraignirent de la rendre à sa mère qui l'avait réclamée et l'emmena dans l'État de Venise; ce fut alors que, ne pouvant plus me passer de ses caresses, le cœur vraiment désespéré de son absence, je résolus de reprendre mystérieusement mon trésor et de l'enfouir loin

de tous les yeux comme un avare... Vous m'avez aidé dans cette entreprise, monsieur Spalatri, et vous m'aiderez encore, si je daigne me servir de vous...

SPALATRI.

Monseigneur...

D'AREZZO.

Et vous ferez bien... car, vous le savez, quand j'ai résolu une chose, on ne résiste pas impunément à ma volonté souveraine.

SPALATRI.

Je le sais, Monseigneur, je le sais...

D'AREZZO.

Il s'est accompli, ce rêve adorable! Depuis treize ans, j'ai vu grandir à mes côtés un être charmant qui a pour moi seul des paroles sincères, des sourires candides; qui, sans autre passé que moi, sans autre avenir que moi, m'est attaché comme à un bienfaiteur, comme à un père; qui est devenu mon refuge contre le mépris universel qui m'accable!.. Enfin, il y a au monde quelqu'un qui m'aime, c'est l'enfant de la Niobé, c'est Metazza!

SPALATRI.

Ah! le fait est, Monseigneur, que c'est une bien jolie fille, et que...

D'AREZZO.

Tais-toi, drôle, ne souille pas d'une pensée cynique un nom qui est toute innocence et toute pureté! Cette innocence, je l'entoure du respect le plus chaste; cette pureté sans tache, j'en suis si follement jaloux, que je verrais la Niobé mourir de désespoir plutôt que de lui rendre sa fille! A moi tous les rayons de ce jeune cœur, tous les parfums de cette fleur vivante! Metazza, c'est le miroir où je peux encore me regarder sans dégoût! Metazza, c'est la goutte d'eau du damné! Metazza, c'est mon âme!

SPALATRI.

Monseigneur daignerait-il me permettre une question?

D'AREZZO.

Parle.

SPALATRI.

Cette jeune colombe si merveilleusement apprivoisée ne connaît donc pas votre véritable nom?

D'AREZZO.

Je suis pour Metazza monseigneur Pietro... Garde-toi, sur ta vie, de prononcer jamais un autre nom devant elle.

SPALATRI.

Monseigneur a-t-il des ordres à me donner?

D'AREZZO.

Andrea va te les transmettre... (A part.) Et si tu t'avises de ne pas obéir...

SPALATRI.

Je peux me retirer?

D'AREZZO.

Oui... Ah! fais entrer tout ce monde...

SPALATRI, élevant la voix.

Monseigneur est visible. (Les rideaux du fond s'ouvrent et tous les visiteurs envahissent la salle.)

D'AREZZO, à part.

Voilà mon trône, et voici mon sceptre! (Il désigne sa plume et sa table.)

## SCÈNE III.

D'AREZZO, LE SECRÉTAIRE LORENZO, UN PAGE, GENTILSHOMMES, PEINTRES, PAGES, COURRIERS, etc.

D'AREZZO.

Soyez les bienvenus et pardonnez-moi de vous avoir fait attendre! Il n'y a pas en Italie d'homme de banque ou de commerce plus occupé, plus obsédé, plus ennuyé que moi! Lettres à écrire, comédies à faire, courriers à expédier; comptes à mettre en ordre... sans parler de ma tenue de maison qui me donne beaucoup de mal, et me coûte fort cher. Enfin, j'ai dix minutes de libres et je vous les accorde. Lorenzo, mon premier secrétaire, va vous présenter à moi les uns après les autres.

LORENZO.

De la part de monseigneur César Fregoso.

D'AREZZO.

Bien. Jetez là cette pièce de velours.

LORENZO.

De la part du marquis Da Ferno. (L'envoyé présente un collier d'or.)

D'AREZZO.

Mieux vaut tard que jamais.

LORENZO.

De la part du duc d'Urbin. (L'envoyé offre une toque ornée de diamants.)

D'AREZZO, à part.

Ma satire valait cela.

LORENZO.

Le prince de Salerne offre à Monseigneur cette coupe antique, ces souliers bleu turquin brochés d'or, ce manteau de brocart...

D'AREZZO.

Et il n'y joint pas le moindre petit écu?...

LORENZO.

Non, Monseigneur...

D'AREZZO, à l'envoyé.

Dites au prince que j'ai absolument besoin de trois cents florins, et que, pour cette somme, je me reconnais d'avance son humble et respectueux débiteur... (A part.) Il les enverra.

D'AREZZO.

A moi, Andrea!.. mes amis... à moi!.. (Andrea rentre avec les convives de d'Arezzo.)

VALERIO.

Sois donc châtié devant tous, misérable! (Il le frappe.)

ANDREA.

Vengeance!..

VALERIO.

Le premier qui bouge!.. (Il jette le bois de lance et tire son épee : tous reculent.)

D'AREZZO.

Voilà un coup de bâton que vous me payerez bien cher.

VALERIO.

Rage impuissante, Pierre d'Arezzo, je ne te crains pas!.. (A Marietta.) Prenez mon bras et retournons près de votre père. (Élevant la voix.) Chapeau bas, Messieurs, devant la fille du Tintoret! (Tous se découvrent excepté Andrea.) J'ai dit : Chapeau bas! (Il jette à terre la toque d'Andrea.)

ANDREA, menaçant.

Valerio!

D'AREZZO, bas à Andrea.

Patience!..

VALERIO.

Venez, signora!.. (Ils sortent lentement et fièrement.)

D'AREZZO.

Eh bien!.. qu'avez-vous donc?.. pourquoi ce silence? pourquoi cet embarras? Est-ce que vous n'avez jamais été bâtonnés, vous autres? . Ah! ah! ah! vous l'auriez mérité plus d'une fois cependant!.. Allons! riez donc comme moi de l'aventure! il faut être un peu philosophe, que diable! et, d'ailleurs, est-ce que l'humiliation d'aujourd'hui efface pour d'Arezzo la gloire d'hier? Sur cette épaule froissée par Valerio se sont appuyés familièrement les d'Este, les Médicis et les Gonzague!.. Allons souper, vive Dieu' A table! et vie joyeuse!

TOUS

A table!...

# ACTE TROISIÈME.

**La coupole de Saint-Marc.**

Au fond, l'église qui se perd dans le dessous; à droite, la cellule de Valerio bâtie sur un échafaudage auquel on arrive par un escalier de quelques marches. Au bas de l'escalier, des escabeaux, des pierres, des outils et un réchaud où est le mastic en ébullition. Çà et là, des ponts de planches jetés sur le vide.

—

## SCÈNE PREMIÈRE.

VALERIO, LA NIOBÉ.

(Au lever du rideau, Valerio a interrompu son travail, et il écoute avec attention la Niobé qui termine un récit.)

LA NIOBÉ.

Alors, Valerio, une blanche et radieuse vision m'est apparue, une voix douce a parlé, une aumône est tombée à mes pieds. J'ai jeté un grand cri en étendant les bras... puis, Pierre d'Arezzo a refermé la fenêtre, et tout s'est évanoui comme un rêve!..

VALERIO.

Pauvre femme, n'en est-ce pas un?

LA NIOBÉ.

Oh! non! J'ai bien vu, bien entendu!... Comme vous me regardez!... Ah! vous vous dites sans doute : c'est la folie qui met ces paroles dans sa bouche, et qui remplit son cerveau de chimères... Valerio, j'ai toute ma raison, je vous le jure... et d'ailleurs, j'ai une preuve à vous donner.

VALERIO.

Laquelle?

LA NIOBÉ.

Oui, oui, j'en ai une... Attendez... O mon Dieu! je ne me souviens plus... j'ai la tête serrée dans un cercle de feu...

VALERIO.

Du calme, de la patience...

LA NIOBÉ.

Je suis pourtant bien sûre que j'ai une preuve...

VALERIO.

Cherchons ensemble...

LA NIOBÉ.

C'est cela! aidez-moi, Valerio, aidez-moi!..

VALERIO.

Vous m'avez dit que de la fenêtre était tombée une aumône?

LA NIOBÉ.

Oui, à mes pieds.

VALERIO.

Qu'est-ce que c'était, cette aumône?..

LA NIOBÉ.

Ah! merci! je me souviens... c'était une bourse...

VALERIO.

Eh bien! cette bourse... où est-elle?..

LA NIOBÉ.

Là! sur mon cœur, la voici!.. Vous voyez bien que ce n'est pas un rêve, vous voyez bien que je ne suis pas folle...

VALERIO.

Et vous croyez que cette jeune fille...

LA NIOBÉ.

Oh! je ne crois pas, je n'ose pas croire... Vous comprenez... j'ose à peine espérer: il m'a semblé reconnaître dans la jeune fille quelques-uns des traits de l'enfant, mais l'apparition a été si courte, et les larmes m'ont tellement aveuglée que je ne suis sûre de rien... Ce que je sais, Valerio, c'est qu'à cette vue, mon cœur, mon sang, mon âme, tout a crié : c'est elle!.. Ce que je sais, c'est que ma fille n'est pas morte... sans cela, mon Dieu... est-ce que je serais encore vivante?

VALERIO.

Demain, je me jetterai aux pieds du doge, et, s'il est content de mon travail, il ne me refusera pas sa protection, sa justice! Alors, Niobé, nous fouillerons ensemble le palais du Canal-Grande, et nous y chercherons cette jeune fille jusqu'à ce que nous l'ayons trouvée!

LA NIOBÉ.

Bon Valerio!

VALERIO.

Justice vous serait rendue depuis longtemps, si, au lieu d'être seule avec votre faiblesse et vos larmes, vous aviez eu pour vous protéger, pour vous défendre, le père de votre enfant...

LA NIOBÉ.

Son père, Valerio, son père... il s'appelle le Crime!.. Écoutez : Il y a orgie splendide et furieuse au palais de Médicis! Enlevée par ses soldats, par ses bandits plutôt, une jeune praticienne avait été traînée dans une salle obscure d'où elle écoutait avec terreur les chansons et les rires... Tout à coup, la porte s'ouvre, elle entend marcher près d'elle, et, à travers les ténèbres, deux bras hideux la saisissent, éperdue, brisée, mourante!...

VALERIO.

Le nom de ce misérable?...

LA NIOBÉ.

Je vous l'ai dit... il s'appelle le Crime... je ne sais rien de plus... je n'ai pas même vu son visage, car autour de nous l'ombre était épaisse comme celle d'un tombeau!

VALERIO.

Ainsi, aucun indice n'a pu vous le faire connaître?

LA NIOBÉ.

Mon premier mouvement fut de saisir un stylet qu'il portait à sa ceinture, arme inutile, qu'en revenant à moi je retrouvai dans ma main crispée...

VALERIO.

Et ce stylet...

LA NIOBÉ.

Oh! je l'ai toujours.

VALERIO.

Donnez... Le chiffre et les armes des Médicis!.. c'était le duc Jean, peut-être...

LA NIOBÉ.

Je le crus comme vous; et, décidée à venger mon honneur par sa mort, je suivis l'infâme jusqu'à Borgo-Forte... Mais j'arrivai trop tard : la main de Dieu l'avait châtié avant la mienne!.. Néanmoins, j'ai gardé ce poignard; il ne me quitte jamais, et, un jour ou l'autre, j'en frapperai le ravisseur de ma fille...

VALERIO.

Calmez-vous, pauvre femme... tâchez de maîtriser votre pensée, de repousser loin de vous les mauvais souvenirs, les émotions violentes...

LA NIOBÉ.

Oh! ne craignez rien. Je ne suis plus folle, allez... et c'est vous qui m'avez guérie, vous et Marietta, cet ange!... Du jour où j'ai trouvé vos mains pour serrer les miennes, vos cœurs pour me comprendre et me plaindre, ma folie s'est dissipée doucement!... Valerio! Marietta! mes autres enfants! c'est au contact de votre jeunesse que ma blessure se ferme doucement, c'est au rayon de vos pures amours que mon cœur retrouve parfois la sérénité des temps heureux!

VALERIO.

Ma bonne Niobé!

LA NIOBÉ.

Vous ne pouvez pas vous voir tous les jours, mes beaux fiancés, le monde vous sépare encore, et c'est moi qui suis votre fidèle messagère!... Oh! quelle joie d'aller ainsi de l'un à l'autre, de parler sans cesse à Marietta du travail de Valerio, et à Valerio de l'amour de Marietta, de vous porter à tous les deux le courage, l'espérance, les promesses de bonheur!...

VALERIO.

Aussi, nous vous bénissons!..

LA NIOBÉ.

Et maintenant, adieu, mon ami!

VALERIO.

Vous me quittez?..

LA NIOBÉ.

A regret, mais il le faut, car je dispose en égoïste de votre

temps, je vous empêche de travailler, et il vous reste à peine une heure avant la nuit pour achever votre mosaïque! N'est-ce pas demain que vous avez promis de la livrer au doge, de la soumettre au jugement public?

VALERIO.

Oui, c'est demain.

LA NIOBÉ.

Enfant, on dirait qu'à cette pensée vous avez peur.

VALERIO.

En effet!...

LA NIOBÉ.

C'est assez beau cependant pour que vous n'ayez rien à craindre. Allons, travaillez... le maître viendra ce soir jeter un dernier regard sur votre œuvre!

VALERIO.

Il viendra?..

LA NIOBÉ.

Oui...

VALERIO.

Seul?...

LA NIOBÉ.

Non... avec elle!

VALERIO.

Oh! merci!...

LA NIOBÉ.

Travaillez! moi, je vais tâcher de revoir la blanche vision. S'il le faut, je resterai là jusqu'au matin, et je ne sentirai pas le froid de la nuit, car, pour me réchauffer, j'aurai sur mes lèvres, sur mon cœur, cette furtive et précieuse aumône!... Valerio, vous me rendrez ma fille, n'est-ce pas? vous me la rendrez?... Adieu, adieu!... (Elle sort.)

## SCÈNE II.

VALERIO, seul.

Pauvre âme en peine!... Elle compte sur mon appui, à moi qui ne suis rien!... rien aujourd'hui... Mais demain, qui sait si Venise ne comptera pas un artiste de plus! A l'ouvrage! encore quelques pierres, quelques soudures, quelques retouches, et j'aurai terminé ma tâche!... Oh! demain, lorsqu'au signal des cloches et du canon, je découvrirai ma mosaïque devant le doge, les maîtres, les magistrats, le peuple; je veux que chacun dise: « Il a mis là sa vie! » C'est que vous êtes en effet toute ma vie, chères petites pierres!.. Je vous ai lavées avec mes larmes, colorées avec mes rêves, scellées de mon sang! Chacune de vous est une parcelle de mon amour... un morceau de mon cœur!... A l'ouvrage!... (Galeas, lieutenant du procurateur, paraît à l'extrémité

d'une échelle : il s'arrête, mesure l'espace des yeux, semble avoir peur et appelle.)

## SCÈNE III.

VALERIO, GALEAS.

GALEAS.

Maître Valerio!... (Valerio prête l'oreille.) Seigneur Valerio!

VALERIO.

Qui m'appelle?

GALEAS.

Moi, Galeas, le lieutenant du procurateur Luizzi. Vous me connaissez bien.

VALERIO.

Que me voulez-vous?... Venez...

GALEAS.

C'est facile à dire... mais plus difficile à faire, maître Valerio... Ce pont me cause des éblouissements : un pas de plus et j'aurais le vertige. C'est qu'il y a, je le parie, plus de deux cents pieds de vide entre cet échafaudage et les dalles de la nef.

VALERIO, souriant.

Deux cent quarante.

GALEAS.

Voyez-vous?

VALERIO.

Et vous avez peur, vous, un soldat?

GALEAS.

Je l'avoue; deux cent quarante pieds! j'aimerais mieux avoir affaire à un nombre égal de Turcs ou d'Allemands.

VALERIO.

Allons, un peu de courage.

GALEAS.

Après tout, je peux faire ma commission d'ici.

VALERIO.

A votre aise, parlez.

GALEAS.

Je suis chargé par le procurateur de venir vous chercher et de vous conduire sur-le-champ vers lui...

VALERIO, à lui-même.

A cette heure?.. C'est singulier?.. (Au lieutenant.) Et où est le procurateur?

GALEAS.

En bas, dans une chapelle latérale, où il regarde travailler le Bozza; venez vite...

VALERIO.

Attendez que j'endosse un pourpoint, que je boucle mon épée...

GALEAS.

Inutile! venez en habit de travail, on n'a qu'un mot à vous dire.

VALERIO.

Marchez donc, je vous suis.

GALEAS, avec embarras.

Diable... je crois qu'il est encore plus difficile de descendre que de monter.

VALERIO.

Appuyez-vous sur moi...

GALEAS.

Volontiers... prenez donc garde...

VALERIO.

Ça me connaît, ne craignez rien!

GALEAS.

Merci... De véritables chats, ces artistes. (Pendant la fin de la scène, Andrea paraît sous l'échafaudage de la cellule, écoute, et lorsque Valerio a disparu avec le lieutenant, il introduit d'Arezzo, et le procurateur.)

## SCÈNE IV.

D'AREZZO, ANDREA, LUIZZI.

ANDREA.

Vous pouvez entrer, Messeigneurs.

LUIZZI.

Il est parti?

ANDREA.

A la suite de votre envoyé.

D'AREZZO, à Andrea.

Compagnon, surveille le retour du mosaïste, et observe avec attention les localités : c'est curieux et instructif.

LUIZZI.

Eh bien... maître, vous voyez... je fais tout ce que vous voulez... vous m'avez demandé à pénétrer sécrètement sur l'échafaudage de Valerio... et je viens, pour vous complaire, d'éloigner Valerio.

D'AREZZO.

Vous êtes le meilleur des hommes, mon cher Luizzi, mais vous n'obligez pas un ingrat.

LUIZZI.

Je le crois... et quand me rendrez-vous ces fatales dépêches de l'ambassade d'Espagne?

D'AREZZO.

Quand?

LUIZZI.

Oui...

D'AREZZO.

Pardieu, quand je n'aurai plus besoin de vous, mon excellent ami!

LUIZZI.

Sera-ce bientôt?

D'AREZZO.

Peut-être oui. (Geste de joie de Luizzi.) Peut-être non. (Nouvel abattement du procurateur.)

LUIZZI.

Tenez, Pierre d'Arrezo... vous savez que je suis riche...

D'AREZZO.

Plus qu'un honnête homme, et presque autant que moi...

LUIZZI.

Eh bien, pour racheter ces dépêches, je vous offre la moitié de ma fortune.

D'AREZZO.

La moitié!.. ladre!

LUIZZI.

Ma fortune tout entière!

D'AREZZO.

Le beau sacrifice! Vous l'auriez vite refaite aux dépens de Venise.

LUIZZI.

Mais enfin...

D'AREZZO.

Laissez-moi, Monsieur, je veux être seul...

LUIZZI.

Ce regard! que venez-vous faire ici? Grand Dieu! si j'allais passer pour votre complice!

D'AREZZO.

Où serait le mal?..

LUIZZI.

Je tremble!... ce Valerio vous a fait un bien cruel outrage!

D'AREZZO.

Vous voulez parler des coups de bâton? Il n'y paraît pas, et je n'y pense plus. Dieu merci! j'ai la faculté de pardonner aisément certaines injures.

LUIZZI.

Pardonner?... vous?

D'AREZZO.

Pourquoi pas? Je n'en veux réellement au mosaïste que d'une chose: c'est d'aimer la femme que j'aime; c'est d'en être aimé surtout! Ne voyez ici qu'un pauvre diable d'amoureux en quête d'une double vengeance contre un rival et une inhumaine. Affaire de cœur, mon cher Luizzi, affaire de cœur.

LUIZZI.

Tâchez, du moins, de ne pas me compromettre...

D'AREZZO.

Je tâcherai.

LUIZZI.

Au revoir, donc.

D'AREZZO.

A bientôt !.. J'aurai encore recours à votre bonne amitié.

LUIZZI.

Quand il vous plaira.

D'AREZZO.

Vous êtes charmant ! (Il se penche sur l'abîme et regarde au-dessous de lui.)

LUIZZI, à part.

Oh ! si j'osais ! (Il s'apprête à pousser d'Arezzo qui se retourne brusquement et se cramponne à un des mâts de l'échafaudage.) A bientôt ! (Il sort.)

D'AREZZO.

Vil coquin, va !... Mais hâtons-nous. (Appelant.) Andrea ! Andrea !

## SCÈNE V.

### D'AREZZO, ANDREA.

ANDREA.

Me voici, Monseigneur.

D'AREZZO.

As-tu bien tout observé ?

ANDREA.

De mon mieux.

D'AREZZO.

Voyons, communique-moi tes remarques.

ANDREA.

Je n'en ai fait qu'une.

D'AREZZO.

Ah ! et laquelle ?

ANDREA.

C'est qu'un homme dont le pied glisserait en traversant ces planches, serait mort avant de se briser sur les dalles de la nef.

D'AREZZO.

Drôle ! est-ce que tu m'aurais deviné ?

ANDREA.

J'ai cet honneur, maître.

D'AREZZO.

Ainsi...

ANDREA.

Ainsi, l'homme qui fera le faux pas tout à l'heure, s'appelle Valerio.

D'AREZZO.

De sorte qu'on ne pourra accuser personne de sa mort ?

ANDREA.

Naturellement !

D'AREZZO.

C'est tout?

ANDREA.

Mais, oui.

D'AREZZO.

Allons, tu es moins fort que je ne croyais.

ANDREA.

Comment?

D'AREZZO.

Mais, écervelé! si Valerio ne voulait pas tomber de bonne grâce, s'il allait se défendre...

ANDREA, *montrant son poignard.*

Alors...

D'AREZZO.

Ce ne serait plus une mort accidentelle, ce serait un meurtre.

ANDREA.

Rassurez-vous, je le prends sur moi. D'ailleurs, où trouver des preuves? ce n'est pas le procurateur qui en fournirait. Et puis, le corps sera tellement mutilé après sa chute, qu'il sera fort difficile de distinguer le coup de poignard des autres blessures. Je dis le coup de poignard, parce que j'aurai soin de n'en donner qu'un... un qui suffise.

D'AREZZO.

D'excellentes raisons! Néanmoins, ne joue du couteau qu'à la dernière extrémité.

ANDREA.

Soyez tranquille!

D'AREZZO.

Ainsi, te voilà bien décidé!

ANDREA, *hésitant.*

Oui.

D'AREZZO.

Va donc... (*Andrea reste immobile.*) Qui t'arrête?

ANDREA.

Frapper un autre homme, ce ne serait rien; mais ce Valerio, tout le monde parle de lui comme d'un grand artiste; de sa mosaïque, comme d'un chef-d'œuvre... Et je vous ressemble, Monseigneur, j'aime beaucoup l'art!

D'AREZZO.

Ah!

ANDREA.

Et puis, il a été mon frère d'atelier.

D'AREZZO.

Ah!

ANDREA.

Tout cela me tourmente...

D'AREZZO.

Combien pour l'amour de l'art? combien pour la fraternité?

ANDREA.

Tenez, Monseigneur, je suis un bon diable, et je ne prétends pas le moins du monde vous rançonner.

D'AREZZO.

Je le vois bien.

ANDREA.

Mais vous comprenez... la chose peut avoir des conséquences graves et me forcer de quitter Venise, l'Italie même, pendant quelque temps!.. Mettons deux années... Hé bien!.. donnez-moi de quoi vivre modestement ces deux années-là et... je suis votre homme.

D'AREZZO.

Cinq cents écus d'or.

ANDREA.

Mettez-en mille.

D'AREZZO.

Et Valerio ne rentrera plus ici?

ANDREA.

Je mourrais plutôt.

D'AREZZO, lui donnant un bague.

Cette bague vaut la somme.

ANDREA.

Merci, Monseigneur!.. Si je suis forcé de fuir, je ne vous reverrai plus... dites-moi que j'ai été un fidèle serviteur, et que vous avez été toujours content de moi.

D'AREZZO.

Certes!

ANDREA.

Quant à moi, oh! je vous aime et je ne vous oublierai jamais, cher maître!

D'AREZZO.

Bon Andrea... ne nous attendrissons pas!.. A ton poste. (Le bravo épie le retour de Valerio.) Voilà un coquin qui m'empêche de regretter Spalatri. (Un silence; il se place devant la mosaïque.) Enfin!.. je suis donc seul, face à face avec son œuvre!... Il y a là des mois de travaux, de veilles, de rêves, de doutes et d'espérances : un moment me suffira pour faire de tout ceci un amas de poussière et de débris informes! Que ces mosaïques sont belles! et que tu as de talent, Valerio! Eh bien! de ce talent merveilleux, de cette page éclatante, il ne restera plus rien tout à l'heure! J'aurais pu te faire tuer sans pénétrer ici; mais frapper l'artiste sans détruire l'œuvre, ce n'était qu'une vengeance incomplète. Aujourd'hui, tu vas mourir, mais tout entier, car ta gloire mourra en même temps que toi... et chaque coup de ce marteau te retombera sur le cœur!... Comme tu m'as frappé, je frapperai, et, par le roi du mal! tu as eu moins de jouissances à créer ce chef-d'œuvre que je n'en éprouverai à l'anéantir!.. Viens donc, mais viens donc... Valerio!...

ANDREA.

Le voilà. Il revient par l'escalier de la coupole.

## SCÈNE VI.

### D'AREZZO, ANDREA, VALERIO.

VALERIO.

Le procurateur n'était pas dans la chapelle, et le Bozza m'a juré qu'il ne l'avait pas vu. Pourquoi ce message? (Il aperçoit Andrea accroupi à l'extrémité du pont sur lequel il vient de s'engager.) Il y a quelqu'un là... Qui êtes-vous? Pas de réponse! Holà! dérangez-vous que je passe... (Il avance.)

ANDREA.

Tu ne passeras pas! (Il se jette sur lui.)

VALERIO, se dégageant.

C'est Andrea.

ANDREA.

L'homme que tu as insulté deux fois et que tu n'offenseras pas une troisième...

VALERIO.

Malheureux! que fais-tu? que veux-tu? Une lutte dans cet espace étroit, sur ce pont chancelant; c'est la mort pour l'un de nous, pour nous deux peut-être!

ANDREA.

C'est la mort pour toi seul. (Il le saisit de nouveau.)

VALERIO.

Misérable!

D'AREZZO, dans la cellule.

Courage, Andrea!

VALERIO.

D'Arezzo ici?

D'AREZZO.

Oui! D'Arezzo qui va mutiler et détruire ton œuvre.

VALERIO.

Lâche! infâme!

D'AREZZO.

D'Arezzo, qui fera de Marietta sa maîtresse!

VALERIO.

Oh! Je veux vivre!..

ANDREA, le poignardant.

Tiens!

VALERIO.

Blessé! je suis blessé!... Meurs donc avant moi, misérable! (Il enlève Andrea par un suprême effort et le précipite dans l'abîme.) Horreur!...

D'AREZZO, entendant la chute du corps.

C'est fait! A mon tour maintenant, à mon tour. (Il frappe avec frénésie sur la mosaïque dont les pierres volent en éclats.)

VALERIO.

Ces coups de marteau!.. Ah! mon œuvre chérie!.. Attends, lâche! (Il se lève, fait quelques pas, et retombe. Il gravit l'escalier en se cramponnant aux marches.) Ah!.. la force, mon Dieu, la force! (Il se redresse convulsivement.) Me voici!...

D'AREZZO.

Vivant!..

VALERIO, épuisé.

Mon Dieu! mon Dieu!

D'AREZZO.

Regarde donc de près ma vengeance!

VALERIO.

Ah! sois maudit!.. (Il roule évanoui.)

D'AREZZO.

Finissons-en!.. Un bruit de pas... On monte l'escalier de la coupole! On approche!.. Qui donc peut venir. (Il regarde en dehors.) Marietta et le Tintoret!.. (Il se cache.)

## SCÈNE VII.

VALERIO, MARIETTA, LE TINTORET, D'AREZZO, caché.

MARIETTA.

Pas de lumière!..

LE TINTORET, appelant.

Valerio!..

MARIETTA.

Il est sorti... Cependant il savait que nous viendrions.

LE TINTORET.

Te voilà déjà inquiète et jalouse! Ah! ces jeunes filles... Eh bien, Marietta, allume la lampe à ce réchaud, nous allons l'attendre en regardant sa mosaïque...

MARIETTA.

C'est un beau travail, mon père, un travail digne de vous...

VALERIO, d'une voix faible.

Marietta!

MARIETTA.

Grand Dieu! Valerio!

VALERIO.

Oui, d'Arezzo à frappé d'un double coup... l'homme et l'artiste.

LE TINTORET.

D'Arezzo!

VALERIO.

Il a essayé de détruire ma mosaïque...

LE TINTORET.

Ta mosaïque! (Il monte.) Rassure-toi, Valerio... Le misérable a eu plus de rage que d'adresse, et le dommage sera vite réparé. (Il prend des pierres et des outils.) Marietta, soigne sa blessure, moi je vais m'occuper de sa gloire.

MARIETTA.

Oui, travaillez, mon père!... Tu vivras, ami, tu vivras.

D'AREZZO, à part.

Est-ce que ce maudit procurateur ne viendra pas!

LE TINTORET.

D'Arezzo est certain de sa victoire... Mais demain il sera confondu en voyant la coupole de Saint-Marc toute rayonnante du génie de Valerio!

D'AREZZO, à part.

Vieux démon! (Entendant du bruit.) Enfin!

LE TINTORET.

Ces rumeurs...

MARIETTA.

Que vous importe? Travaillez, travaillez toujours... Cher Valerio, voici que ton œuvre aussi revient à la vie!.. (Le fond de l'église se remplit de bruits et de clartés qui montent vers la cellule.)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LUIZZI, et SA SUITE. Armes et flambeaux.

LUIZZI.

Maître Valerio!..

VALERIO, qui revient à lui.

Valerio... C'est moi!..

LUIZZI.

Le cadavre d'un homme vient d'être relevé dans la nef, au-dessous de votre cellule, est-ce un accident? est-ce un crime?

D'AREZZO, paraissant.

C'est un crime!..

TOUS.

D'Arezzo.

LE TINTORET.

Vous ici!.. Ah! rien ne m'étonne plus!...

D'AREZZO.

J'accuse Valerio d'avoir tué mon serviteur Andrea!..

MARIETTA.

Lui!..

LE TINTORET.

Dites plutôt qu'on a voulu assassiner Valerio, car il est blessé... voyez, monseigneur Luizzi...

D'AREZZO.

Cela prouve que la pauvre victime s'est défendue... donc j'accuse Valerio d'avoir tué Andrea.

LE TINTORET.

Et pour quel motif?..

D'AREZZO.

Je vais vous le dire : mon serviteur avait découvert qu'incapable de décorer tout seul la coupole de Saint-Marc, le mosaïste Valerio avait eu constamment recours au travail du Tintoret pour tromper le doge et voler l'admiration publique.

MARIETTA.

Calomnie infâme!

D'AREZZO.

Voyez, le maître a encore les mains pleines de pierres et d'outils.

LE TINTORET.

Voulez-vous savoir l'usage que j'en ai fait?

D'AREZZO.

Vous vous défendrez devant vos juges...

LE TINTORET.

Soit! je le préfère, car alors Venise tout entière m'entendra!

VALERIO.

Moi!.. c'est moi qu'on accuse de meurtre et de fraude?

D'AREZZO.

Oui.

VALERIO.

Moi? (Il cherche à s'élancer sur d'Arezzo.)

D'AREZZO, bas au procurateur.

Arrêtez-donc cet homme!..

LUIZZI.

Mais...

D'AREZZO.

Je vous l'ordonne.

LUIZZI.

Au nom du doge, maître Valerio, je vous arrête!

# ACTE QUATRIÈME.

**Les jardins du palais Luizzi.**

Au fond, une vaste terrasse à laquelle conduisent de larges escaliers ; dans le lointain, Venise d'un côté, les lagunes de l'autre ; à droite une hyène de bronze ; arbres, pelouses, statues, buissons de fleurs.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE TINTORET, LUIZZI, MARIETTA.

LE TINTORET.

Vous nous avez mandés, Monseigneur, nous voici.

LUIZZI.

Soyez tous deux les bienvenus, la maison du procurateur est la vôtre.

LE TINTORET.

Je vous remercie, Monseigneur... et j'attends vos ordres.

LUIZZI.

Valerio est à cette heure devant ses juges, et vous avez résolu, quelle que fût leur sentence, de le fiancer aujourd'hui même à la signora, votre fille ?

LE TINTORET.

Oui, Monseigneur, car il est digne d'elle !

LUIZZI.

Eh bien, maître, c'est ici qu'auront lieu les fiançailles...

LE TINTORET.

Ici ?..

LUIZZI.

C'est la volonté du doge.

LE TINTORET.

Pardon... mais, tous ces préparatifs n'annoncent-ils pas une fête ?

LUIZZI.

En effet, maître, et je veux qu'elle soit splendide !

LE TINTORET.

Alors, nous nous retirons, seigneur Luizzi, car la tristesse doit chercher l'isolement : le tumulte et l'éclat seraient pour nous un trop pénible contraste.

LUIZZI.

Restez... c'est, je vous l'ai dit, la volonté du doge !..

LE TINTORET.

Alors, j'obéis.

LUIZZI.

Pourquoi les apprêts de cette fête ne seraient-ils pas pour vous d'un heureux présage? Bon espoir, maître, bon espoir.

MARIETTA.

Au nom du ciel, Monseigneur, que se passe-t-il? Savez-vous ce que pensent les juges? devons-nous attendre d'eux clémence ou rigueur?..

LUIZZI.

Je ne peux vous répondre, signora; mais personne, croyez-le bien, ne fait plus de vœux que moi pour l'acquittement de Valerio... Je le répète, vous êtes ici chez vous... A bientôt... (Il s'éloigne.)

## SCÈNE II.

MARIETTA, LE TINTORET, puis D'AREZZO, et SPALATRI.

MARIETTA.

S'ils allaient le condamner!

LE TINTORET.

C'est impossible!..

MARIETTA.

Vous dites cela peut-être pour me rassurer?...

LE TINTORET.

Non, mon enfant, non... La réparation sera aussi éclatante pour l'innocent que l'accusation était monstrueuse..

MARIETTA.

S'ils allaient le condamner!..

LE TINTORET.

L'en aimerais-tu moins?

MARIETTA.

Oh! Dieu!.. je l'aimerais mille fois plus encore!.. je demanderais à partager son cachot; nous le suivrions en exil, n'est-ce pas, mon père?.. La prison, l'exil!.. Malheureuse! mais, si c'était la mort!..

LE TINTORET.

Chasse donc toutes ces pensées funèbres...

MARIETTA.

Je ne le peux pas!

LE TINTORET.

Ce qui me fait croire surtout à l'acquittement de Valerio, c'est que d'Arrezzo, tremblant sans doute pour lui-même, n'a pas osé venir l'accuser en face du tribunal.

MARIETTA.

Eh bien! moi... l'absence de cet homme m'épouvante, au contraire Il n'est jamais plus redoutable qu'à l heure où il se

cache. Qui sait, mon père, si, en ce moment, il ne creuse pas sous nos pieds quelque piége sinistre... (D'Arezzo, masqué, traverse avec Spalatri la terrasse du fond.)

SPALATRI, bas à d'Arezzo, et désignant le péristyle.

Tenez, Monseigneur, c'est cette hyène de bronze.

D'AREZZO.

Bien... passons. (Ils disparaissent.)

MARIETTA.

Ah! j'ai peur!

LE TINTORET.

Je vais finir par te gronder... Tiens, Marietta, au lieu de nous alarmer du présent, sourions ensemble à l'avenir... un avenir de travail, d'amour et de gloire!... Le rêve de la jeune fille, c'est la tendre affection de l'homme qu'elle a choisi, la confiance mutuelle, l'estime croissante, avec toutes les joies et les bénédictions du foyer. Le rêve du vieillard, c'est de voir l'art vénitien délivré des liens qui le déshonorent, affranchi de ses vénalités et de ses hontes, remonter glorieusement à la place radieuse que l'histoire lui garde. Pour réaliser ce double espoir, Valerio n'est pas encore là; mais Dieu va nous le rendre.

MARIETTA.

O l'horrible anxiété!

LE TINTORET.

Allons, mon enfant, du calme, du courage!.. La Niobé nous accompagnait... où donc est-elle?..

MARIETTA.

Là, sous ces arbres, agenouillée aux pieds d'une madone.

LE TINTORET.

Va la rejoindre... Moi, je cours au tribunal, et je n'en reviendrai pas seul, je l'espère...

MARIETTA.

Oh! que Dieu vous entende!.. La pauvre Niobé prie pour sa fille... moi, je vais prier pour Valerio. (Ils s'éloignent.)

## SCÈNE III.

### LUIZZI, GALEAS, puis D'AREZZO.

LUIZZI.

Tu es allé chez d'Arezzo?

GALEAS.

Oui, Monseigneur.

LUIZZI.

Répète-moi exactement ce que tu lui as dit.

GALEAS.

Je lui ai dit: Maître Pierre d'Arezzo, l'accusation de meurtre

portée contre Valerio se retourne à cette heure contre vous, et, de plus, on vous soupçonne d'avoir mutilé ses mosaïques. Les preuves sont aussi nombreuses qu'accablantes, et le doge a donné l'ordre formel de vous arrêter avant le coucher du soleil. Comme monseigneur Luizzi a été votre ami et vous veut du bien, il m'envoie vous prévenir en secret d'avoir à quitter Venise sur-le-champ et de n'y jamais reparaître.

LUIZZI.

Qu'a-t-il répondu?

GALEAS.

Il m'a chargé d'exprimer à Monseigneur toute sa reconnaissance pour un tel service.

LUIZZI.

C'est bien... va surveiller les préparatifs de la fête. (Galeas sort. — A lui-même.) Il a eu peur.... il est parti !.. (D'Arezzo, qui s'est approché lentement, touche l'épaule de Luizzi.)

D'AREZZO.

Une fête !... et vous ne m'invitez pas?

LUIZZI.

Vous chez moi?... cette nuit?...

D'AREZZO.

Ne faut-il pas que je vous rappelle notre pacte?

LUIZZI.

Quel pacte donc... est-ce que je suis votre complice?

D'AREZZO.

Non, vous êtes mon serviteur, et vous allez m'obéir.

LUIZZI.

Monsieur !...

D'AREZZO.

Vous allez m'obéir.

LUIZZI.

Venez-vous me raconter encore cette vieille histoire des dépêches que j'aurais dérobées à l'Espagne pour les vendre à la France?... Peine perdue, mon cher !.. C'était assez bien combiné, je l'avoue, et vos menaces m'ont mis le trouble dans l'esprit.... le plus habile a ses moments de faiblesse... mais vous ne me faites plus la moindre peur... Si vous ne partez pas, je vous fais arrêter.

D'AREZZO.

Et moi, je vous fais pendre comme assassin du courrier d'ambassade, mis à mort ici, dans ce jardin, à l'endroit où nous sommes.

LUIZZI.

Vous mentez !...

D'AREZZO.

Pourquoi donc êtes-vous si pâle et tremblez-vous ainsi?... Tenez, voilà ce qui s'est passé la nuit du meurtre : Une heure avant son départ, le messager fut mandé secrètement au palais du procurateur; vous l'attendiez là, debout, auprès de

cette hyène de bronze. Il traversa ces jardins et se dirigea vers cet escalier; mais, au moment où il mit le pied sur la première marche, vous poussâtes un ressort caché au fond de cette gueule béante; la marche fit bascule, et l'homme fut englouti dans l'eau noire et profonde. . Pardieu! ce chef-d'œuvre de mécanisme joue encore d'une façon merveilleuse: regardez... (La trappe joue.) J'en ferai faire un pareil dans mes jardins du Canal-Grande... Mais je continue : Quand le pauvre diable fut noyé, un homme payé par vous le retira de l'eau, et, après avoir pris les dépêches qu'il portait sur la poitrine dans un sac de cuir, l'enterra sous une touffe de lauriers... celle-ci, n'est-ce pas?... de sorte qu'en creusant un peu la terre, on retrouverait le cadavre... Direz-vous encore que je mens?...

LUIZZI.

Je dirai que vous êtes le démon!

D'AREZZO.

Monseigneur me flatte.

LUIZZI.

Comment avez-vous pu savoir...

D'AREZZO.

Sans aucun sortilége et de la façon la plus simple : le bravo qui avait volé et tué pour votre compte, songea que vous auriez intérêt à faire disparaître votre seul complice... Alors, en coquin d'esprit qu'il est, il vous fit croire à sa mort, et s'étant assuré de ma protection, au moyen de ce précieux secret, il entra chez moi sous un nom d'emprunt. A votre service il s'appelait Giuseppe; au mien, il s'appelle Spalatri : mais vous allez facilement le reconnaître... (Élevant la voix.) Spalatri ! (Le bravo entre.) C'est bien lui, n'est-ce pas? (Spalatri s'approche du procurateur qui recule en tremblant.)

LUIZZI, à d'Arezzo.

J'obéirai, Monsieur.

D'AREZZO.

Mille grâces!

LUIZZI.

Qu'exigez-vous de moi?

D'AREZZO

Rien encore; allez recevoir vos nobles hôtes... La fête sera magnifique et je vous remercie de m'y avoir invité. J'aime passionnément les fêtes. Vous rappelez-vous la dernière qui fut donnée par les Aquila?... Le ciel était d'une pureté parfaite, les jardins embaumés frissonnaient sous la plus douce des brises, et le tourbillon de la danse entraînait les belles patriciennes au bras des cavaliers souriants! Ce n'étaient que parfums, concerts, ivresses, groupes amoureux, baisers furtifs, chants de joie, rêves de bonheur! Tout à coup les danses s'arrêtent, les yeux s'éteignent, les lèvres pâlissent, les sourires se glacent, les mères éperdues serrent leurs enfants contre leur

poitrine, une voix sinistre venait de crier : La peste est dans Venise!.. Ah! ce fut une scène de tumulte et de désespoir qui ne sortira jamais de mon souvenir. Mais, pardon, je ne veux pas vous retenir davantage. Allez, Monseigneur, allez... vos hôtes vous attendent.

LUIZZI, à part.

Oh! que va-t-il se passer?.. (Il s'éloigne sous le geste impérieux de d'Arezzo.)

## SCÈNE IV.

D'AREZZO, SPALATRI.

D'AREZZO.

A nous deux maintenant, l'homme aux scrupules, que penses-tu du cachot d'où tu sors?

SPALATRI.

Que c'est un fort vilain gîte, Monseigneur.

D'AREZZO.

Donc, tu ne te soucies guère d'y retourner.

SPALATRI.

Non, de par tous les diables!... et pourtant, Monseigneur, dans ce trou d'enfer un ange est descendu près de moi!...

D'AREZZO.

Vraiment?

SPALATRI.

Un ange qui, sous les traits d'une belle jeune fille, est venue deux fois apporter au pauvre captif des paroles de consolation, des sourires d'espérance : son nom est Metazza.

D'AREZZO.

Metazza!

SPALATRI.

Oui, Monseigneur, et c'est à elle sans doute que je dois ma grâce, car elle m'avait promis de vous la demander...

D'AREZZO.

C'est vrai, Spalatri, elle a tenu parole.

SPALATRI.

Que Dieu la récompense!

D'AREZZO.

Tu ne lui as rien dit, au moins; elle ignore toujours que je m'appelle d'Arezzo.

SPALATRI.

J'ai prouvé souvent à Monseigneur que je savais garder ses secrets...

D'AREZZO.

Bien. Somme toute, la leçon a été suffisante pour toi, et tu ne t'aviseras plus de me désobéir!

SPALATRI.

Mon poignard et ma rapière sont, comme toujours, au service de Monseigneur.

D'AREZZO.

Laisse là ta ferraille... Tu n'es donc pas moindrement poëte, Spalatri, que cette radieuse fête d'été ne dit rien à ton cœur? Voyons, ne serait-ce pas grand dommage d'ensanglanter une aussi belle nature? Écoute ces harmonies divines, regarde ces étoiles brodées au bleu manteau de la nuit, aspire ces senteurs enivrantes qui s'échappent des fleurs, étoiles de la terre!.. Comment trouves-tu ce lis qui se balance avec tant de grâce?..

SPALATRI.

Je trouve, Monseigneur, que c'est un lis plus grand que les autres...

D'AREZZO.

Barbare!... c'est une fleur admirable!..

SPALATRI.

Je le veux bien.

D'AREZZO.

Et cependant il lui manque encore quelque chose pour être parfaite, une seule goutte de rosée dans le calice... (Il verse sur le lis le contenu d'une fiole.)

SPALATRI.

Ah! très-bien! respirer cette fleur, c'est mourir!

D'AREZZO.

Tu vas cueillir ce lis et, selon la coutume de Venise, le porter à...

SPALATRI.

A qui?

D'AREZZO.

Mais, à Marietta, la fiancée de Valerio.

SPALATRI.

Infamie!

D'AREZZO.

Plaît-il?

SPALATRI.

Je croyais vous avoir dit que je n'étais pas un bourreau de femmes!..

D'AREZZO.

Je croyais pour cela t'avoir fait jeter dans une basse-fosse.

SPALATRI.

Allez! j'abhorre encore plus ce vilain métier-là depuis que la jeune fille à laquelle j'avais fait tant de mal est venue me visiter au fond de mon cachot! . Oh! point de menaces, maître... j'ai humé le grand air, et je ne veux plus de la prison. Sur ce, puisque nous ne pouvons plus nous entendre, je vous donne respectueusement congé... (Il se dirige vers les marches du péristyle; d'Arezzo fait un mouvement vers la hyène de bronze.) Ne vous dérangez pas... je connais le ressort... Tenez, maître, écoutez-moi... car je crois que vous ne m'avez pas bien compris... Je quitte votre

service; mais, comme vous m'avez toujours bien payé, je vous jure d'être discret... d'autant mieux, qu'en vous perdant, je me perdrais aussi... Je vous jure également que, si par un mot, par un geste, par un signe, vous cherchez jamais à me nuire, je vous plante mon stylet dans le ventre! J'ai dit... et vous savez que Spalatri n'a qu'une parole... Quant à mon avenir, ne vous en inquiétez pas... j'ai trouvé une condition... de bravo je me fais sbire, de coquin je deviens honnête homme. (Il s'éloigne à travers les arbres.)

D'AREZZO, à part.

Cette brute!.. Eh bien, j'irai moi-même!.. (Il cueille le lis.) Folie! offerte par moi, cette fleur serait foulée aux pieds avec mépris! Eh! vive Dieu! mon bon ami Luizzi me rendra encore ce service!.. (Il sort.)

## SCÈNE V.

SPALATRI, puis METAZZA, MARIETTA, et LA NIOBÉ.

SPALATRI, rentrant.

C'est qu'il va la tuer, ce bandit!

METAZZA, entrant.

Que c'est grand et magnifique! comme le ciel est bleu! comme l'air est pur!

SPALATRI.

Oh! je voudrais cependant la sauver sans manquer à mon serment.

METAZZA, surprise.

Spalatri!

SPALATRI.

Vous, signora? vous, ici?..

METAZZA.

Oh! ne me trahis pas! ne me remmène pas encore! laisse-moi respirer librement! mon bon Spalatri, je t'en conjure!

SPALATRI.

Ne craignez rien de moi, signora.

METAZZA.

Non, non, je me confie à toi sans peur! Voilà ce qui est arrivé, vois-tu... ce soir, j'étais encore plus triste qu'à l'ordinaire, plus lasse de mon abandon, plus oppressée de ma solitude... Au dehors, les cloches sonnaient à toute volée, une foule joyeuse courait vers Saint-Marc, les gondoliers chantaient leurs refrains les plus harmonieux, tout Venise enfin semblait être en fête... et, penchée à ma fenêtre au-dessus de ce tourbillon vivant, je crus entendre une voix murmurer à mon oreille : Viens, Metazza, viens!... Alors, j'ai trouvé ma cage ouverte et je me suis envolée!

SPALATRI.

Eh bien, signora!.. cette voix mystérieuse qui vous appelait, c'était la voix de Dieu!

METAZZA.

Que veux-tu dire?

SPALATRI.

Oui, la voix de Dieu! car votre présence peut empêcher un crime!

METAZZA.

Un crime!

SPALATRI.

Il y a ici, chez le procurateur Luizzi, une jeune fille belle et vertueuse comme vous l'êtes, qui s'intéresse à votre bonheur, qui vous aime sans vous connaître et qui est à cette heure en danger de mort!

METAZZA.

Tu m'épouvantes!.. Son nom?

SPALATRI.

Marietta.

METAZZA.

Marietta!... Continue.

SPALATRI.

Elle est promise à un homme qu'elle aime, et la coutume de Venise veut que le jour des fiançailles on présente un lis aux jeunes fiancés.

METAZZA.

Eh bien?

SPALATRI.

Eh bien, on lui offrira une fleur empoisonnée dont le parfum donne la mort!..

METAZZA.

C'est horrible!... Et qui donc ose commettre un tel crime?...

SPALATRI.

Celui qui ose tout!

METAZZA.

Nomme-le-moi!

SPALATRI.

Signora!..

METAZZA.

Nomme-le-moi!

SPALATRI.

Pierre d'Arezzo.

METAZZA.

Le nom que j'ai entendu prononcer par la folle du Canal-Grande...

SPALATRI.

Oui.

METAZZA.

- Mais, qu'est-ce que c'est donc que cet homme odieux que tout le monde redoute et maudit?

LUIZZI.

Je viens, Monsieur, vous demander publiquement compte de votre conduite.

D'AREZZO.

Cet œil sévère, ce geste menaçant, ce front superbe!.. Grand Dieu!... ai-je eu le malheur de déplaire en quelque chose à Votre Excellence?

LUIZZI, très-insolent.

Monsieur, nous avons à Venise des endroits faits exprès pour imposer silence aux gens de votre espèce.

D'AREZZO.

Les plombs!...

LUIZZI.

Oui...

D'AREZZO.

Les salles de torture!

LUIZZI.

Oui.

D'AREZZO.

Le pont des Soupirs, peut-être?..

LUIZZI.

Prenez-y garde.

D'AREZZO.

Malheureux!.. que le ciel ait pitié de moi!

LUIZZI.

C'est qu'en vérité votre impudence passe toutes les bornes, et il est temps que ces scandales aient un terme!... Renfermé dans Venise, protégé par le doge, abrité derrière le réseau de nos lagunes, vous avez fait de ce refuge, pour vos brigandages littéraires, une citadelle inexpugnable!... De là, plus insolent qu'un condottiere, armé de votre plume comme un bandit de son escopette, flattant et médisant tour à tour, spéculant sur la vanité ou la crainte, toujours à acheter, toujours à vendre, vous avez fini par abuser honteusement de l'hospitalité que Venise vous avait offerte... Maître Pierre d'Arrezzo, vous êtes un homme infâme!...

D'AREZZO.

Le mot est dur, Monseigneur, surtout venant de vous...

LUIZZI.

Il est juste autant que mérité. Si encore vous vous borniez à décocher vos satires acérées comme des flèches contre les étrangers nos ennemis!.. Mais oser s'attaquer à nous, les magistrats, les premiers de l'État de Venise, voilà ce qu'on ne peut tolérer plus longtemps!..

D'AREZZO.

Êtes-vous sûr que je sois coupable d'un tel crime?..

LUIZZI.

Si j'en suis sûr!... Vous n'avez pas signé le pamphlet dirigé

contre moi, mais il a été écrit par vous. Croyez bien, du reste, que je méprise ces injures...

D'AREZZO, très-plat.

Je le crois! Monseigneur est trop haut placé pour qu'on puisse l'atteindre!...

LUIZZI.

Vous l'avez dit... Je sais, maître Pierre, que vous comptez beaucoup sur l'indulgence du doge, et j'ai voulu vous prévenir moi-même... Une autre fois, choisissez mieux vos adversaires.

D'AREZZO.

Choisir mieux, Monseigneur, ce serait impossible.

LUIZZI.

Plait-il?.. Vous relevez la tête, il me semble.

D'AREZZO.

Oui, Monseigneur.

LUIZZI.

Vous n'êtes ni étonné, ni épouvanté de ma présence?

D'AREZZO.

J'avais l'audace de vous attendre... Le pamphlet en question n'avait pas d'autre but que de vous faire venir ici.

LUIZZI.

Misérable!

D'AREZZO.

C'est vrai, Monseigneur, je suis un misérable... mais je vous attendais.

LUIZZI.

Pourquoi?

D'AREZZO, baissant la voix.

Pour vous demander... c'est bien indiscret à moi... ce que vous avez fait des dépêches de l'ambassadeur d'Espagne.

LUIZZI, stupéfait.

Grand Dieu!.. Plus bas, Monsieur, plus bas...

D'AREZZO.

Pour vous demander encore ce qu'était devenu le courrier chargé par ledit ambassadeur de porter ces dépêches à Charles-Quint. Ce courrier a disparu brusquement... mais de quelle manière?.. par un meurtre, sans doute... Voilà ce que je désirais apprendre de votre bouche... Comment se fait-il encore que le paquet scellé du sceau de l'empire ait été vendu à François Ier ... et certes, c'était chose grave; car, s'il était parvenu au roi de France, Charles-Quint ne serait pas sorti de Paris.

LUIZZI.

Que sont devenues ces dépêches?...

D'AREZZO.

On m'a certifié que le voleur et l'assassin se nommait Luizzi, procurateur de Venise; mais je ne l'ai pas cru, je ne le croirai que si vous me le dites.

LUIZZI.

Que sont devenues ces dépêches?..

D'AREZZO.

Elles m'ont été livrées par un des bandits chargés de les porter en France après le meurtre du courrier.

LUIZZI.

Et maintenant, où sont-elles?

D'AREZZO.

En lieu sûr.

LUIZZI.

Il me les faut!

D'AREZZO.

Oh! je vous les rendrai.

LUIZZI.

Quand?

D'AREZZO.

Le jour où nous nous entendrons. Mais les curieux s'étonnent de ce long entretien... voyez...

LUIZZI, haut.

Bien, Monsieur, bien! l'explication que vous me donnez me satisfait complétement... J'ai eu tort, Messieurs, d'accuser Pierre d'Arezzo si vite, sur des preuves trop légères, et je le prie d'accepter ma main en signe d'excuse et en témoignage d'amitié.

D'AREZZO, courbé en deux.

Monseigneur...

LUIZZI, bas.

Que voulez-vous de moi?

D'AREZZO, de même.

Rien.

LUIZZI.

C'est trop cher!

D'AREZZO.

Rien pour l'instant... nous verrons plus tard.

LUIZZI.

Messieurs, je vous salue.

D'AREZZO.

Faites cortége à Son Excellence jusqu'à sa gondole... Vous reviendrez après finir avec moi la journée... Visiter mon palais, mes jardins, ma galerie de tableaux... Vrai Dieu! je me sens d'humeur joyeuse, et je vous invite tous à souper!

LUIZZI, à part.

Oh! cet homme! cet homme!...

D'AREZZO.

Mes amis, criez avec moi : Vive le procurateur!

TOUS.

Vive le procurateur! (Tous sortent, au bruit des acclamations prolongées.)

D'AREZZO, seul.

Et vive d'Arezzo!... Je suis content de moi! Voilà une belle et splendide journée... Jamais monarque n'a vu foule de sujets si nombreux et si serviles rouler le long des escaliers de marbre. Oh! oui, le véritable maître de Venise et du monde, c'est bien moi! moi qui me suis fait, rien qu'avec ceci, le premier de tous!... Ah! pour que j'écrive que vous êtes un honnête homme, signor Luizzi, il faudra payer gros!... mais vous payerez; je l'écrirai, et on me croira... Allons, payez, voleurs! payez, traîtres! payez, artistes! payez, marchands! payez, payez toujours!.. Il n'y a qu'une chose que vous ne payerez jamais assez, c'est le mépris que vous m'inspirez tous!... (Une porte masquée s'ouvre, et Metazza entre lentement sur la pointe des pieds.)

## SCÈNE V.

D'AREZZO, METAZZA.

METAZZA.

Puis-je entrer, monseigneur Pietro?

D'AREZZO.

Metazza!.. (Il va refermer les rideaux du fond.) Mais je ne t'ai pas appelée.

METAZZA.

Oh! ne prenez pas votre visage sévère... Vous n'êtes pas venu depuis deux longs jours, et j'avais besoin de vous voir, de vous parler... Ne me grondez pas, souriez-moi... voyons!..

D'AREZZO.

Chère enfant!...

METAZZA.

Vous ne m'embrassez pas?... (Il l'embrasse.) A la bonne heure!

D'AREZZO.

Que tu es charmante ainsi!...

METAZZA.

Mon bienfaiteur! mon père! regardez-moi donc!.. Il y a un nuage sur votre front... Mais je ne veux pas que vous soyez triste... Que faut-il faire pour vous égayer? Voulez-vous que je vous chante cette jolie ballade que vous avez composée pour moi?.. voulez-vous?

D'AREZZO.

Regarde-moi donc toi-même!.. Tu parles de me consoler, de me distraire... mais c'est toi qui est triste; tes yeux sont mouillés de larmes...

METAZZA.

Non, Monseigneur, je suis gaie, je suis heureuse...

D'AREZZO.

Metazza, tu as quelque chose!..

METAZZA.

Eh bien!.. oui... Je ne sais pas mentir.

D'AREZZO.

Parle... dis-moi tout.

METAZZA.

Pardonnez-moi, monseigneur Pietro, mais je m'ennuie, et la solitude me pèse!.. Il y a des instants où j'ai une fièvre ardente, où je souffre beaucoup, où je voudrais être morte...

D'AREZZO.

Enfant!... tais-toi.

METAZZA.

Pourquoi restez-vous si longtemps loin de Metazza?

D'AREZZO.

Parce que ma vie ne m'appartient pas, chère fille!... Ah! si elle m'apparienait, nous fuirions tous les deux au bout du monde... Ton sourire serait ma seule joie, mon seul bonheur!.. Tu t'ennuies, dis-tu? mais, ingrate! n'as-tu pas à profusion les étoffes les plus riches, les fleurs les plus rares, les joyaux les plus précieux?..

METAZZA.

J'en ai trop, Monseigneur.

D'AREZZO.

Voyons, désires-tu quelque autre chose?... Parle... et s'il est en mon pouvoir de te contenter...

METAZZA.

Oh! je voudrais bien connaître Venise, cette vaste et splendide Venise que j'aperçois de loin à travers les grilles dorées de mon pavillon... Je voudrais me mêler à cette foule, monter sur ces gondoles, m'égarer dans ces grands palais, prier dans ces belles églises!.. Quand vous sortirez, emmenez-moi!...

D'AREZZO.

C'est impossible!

METAZZA.

Toujours la même réponse!

D'AREZZO.

Oui, car c'est à moi qu'appartient la garde de ton bonheur! Tu veux voir Venise, connaître la foule, agrandir ton horizon? mais, pauvre enfant! je ne t'ai donc pas encore assez dit tout ce qu'il y a de perversité parmi les hommes?.. Confie-toi donc à ma sagesse, à mon expérience... Ces piéges et ces dangers, je t'en ai préservée jusqu'à présent, je dois t'en préserver toujours... Voilà pourquoi je te cache à tous les yeux, pourquoi je t'enfouis comme un trésor...

METAZZA.

Je ne connais même pas ce palais!.. que ne me laissez-vous du moins errer librement à travers ces salles, ces galeries, ces jardins?.. Ils sont si beaux, les jardins!.. des rumeurs joyeuses y retentissent jour et nuit et me font tressaillir... Quelles sont

donc ces femmes que, du fond de ma solitude, j'entends rire et chanter?

D'AREZZO.

Ces femmes?...

METAZZA.

Oui.

D'AREZZO.

Mais... ce sont des esclaves.

METAZZA.

Comme moi!..

D'AREZZO.

Metazza, tu n'es pas une esclave, tu es la joie et l'orgueil de ma vie!:.

METAZZA.

Ainsi, vous refusez ce que je vous demande?

D'AREZZO.

Il le faut!..

METAZZA.

Que votre volonté soit faite.. Mais je manque d'air ici, j'étouffe, je languis, je meurs!..

LA NIOBÉ, au dehors.

Je n'avais qu'un enfant! mon âme
Fut brisée avec son berceau!
Honte à d'Arezzo cet infâme!
Mort à ce bourreau!..

METAZZA.

Encore cette voix... Je ne sais pourquoi... mais elle me fait mal... Écoutez... écoutez.

LA NIOBÉ.

Donnez une obole.
A la pauvre folle
Qui chante en versant
Des larmes de sang!

D'AREZZO.

Une mendiante que je vais chasser.

METAZZA.

Non, non... laissez-moi plutôt lui jeter cette aumône.

D'AREZZO.

Je te le défends.

METAZZA.

Est-ce un crime?..

D'AREZZO.

Reviens ici.

METAZZA.

Tenez, pauvre femme! (Elle jette une bourse par la fenêtre. La Niobé pousse un grand cri.) Ce cri... l'avez-vous entendu? il m'a

déchiré le cœur! (D'Arezzo s'est élancé vers la fenêtre et l'a fermée brusquement.) Cet homme qui la fait souffrir, ce d'Arezzo qu'elle maudit, le connaissez-vous, Monseigneur?

D'AREZZO.

Non, je ne le connais pas.

METAZZA.

Tant mieux!.. car c'est un méchant dont le nom seul m'est odieux!

D'AREZZO.

Metazza!.. n'attache donc aucun sens à ce que dit cette femme, c'est une folle...

METAZZA.

Et sait-on qui l'a rendue folle?

D'AREZZO, avec insouciance.

La mort d'un enfant, je crois...

METAZZA.

Ah! la malheureuse!

D'AREZZO.

Tu pleures?

METAZZA.

Sur elle et sur moi!.. Elle n'a plus d'enfant, et je n'ai plus de mère!

D'AREZZO.

Mais il te reste un père bien dévoué, bien tendre.

METAZZA.

Monseigneur...

D'AREZZO.

Oui, un père! Car si je ne t'ai pas donné la vie, je te l'ai conservée.

METAZZA.

Fut-ce un bienfait?

D'AREZZO.

Metazza!

METAZZA.

Pardonnez... je suis aujourd'hui plus triste, plus accablée que jamais! Il y a autour de moi comme un linceul funèbre dont les plis m'enveloppent et m'étouffent! Redites-moi donc comment vous m'avez arrachée à la mort.

D'AREZZO.

C'était durant les guerres de Jean de Médicis... à Fano... dans un faubourg livré au pillage... Est-ce que tu as vraiment oublié tout cela?..

METAZZA.

Attendez!..

D'AREZZO, inquiet.

Quoi donc?

METAZZA.

Rien! rien!.. pas une lueur dans ces ténèbres! Quelquefois, la solitude me parle... je suis sur le point de me souvenir... mon cœur bat à se rompre... mais, dès que je regarde fixement au fond de ce gouffre, tout s'efface, tout se dissipe, tout s'évanouit!..

D'AREZZO, à part.

Des pas dans l'escalier secret... C'est Andrea, sans doute... (Haut.) J'ai besoin d'être seul, rentre chez toi, chère fille.

METAZZA.

Vous me renvoyez déjà?

D'AREZZO.

J'irai te voir bientôt, et la fatale tristesse qui pâlit tes joues ne résistera pas à ma tendresse... à mes soins...

METAZZA.

Vous êtes bon!.. promettez-moi que vous me ferez voir Venise...

D'AREZZO.

Oui, plus tard... peut-être... Va, mon enfant, va.

METAZZA.

J'obéis, Monseigneur! (A part.) Je voudrais bien revoir cette pauvre folle!.. (Elle sort.)

D'AREZZO.

Comme elle souffre!.. Suis-je donc condamné à être toujours un bourreau!.. (Il va ouvrir à Andrea.)

## SCÈNE VI.

D'AREZZO. ANDREA, puis MARIETTA.

D'AREZZO.

Eh bien?..

ANDREA.

Elle est ici... Nous l'avons enlevée comme elle sortait de l'église Sainte-Sophie.

D'AREZZO.

Andrea... tu es un fidèle serviteur... A toi cette chaîne d'or.

ANDREA.

Merci, Monseigneur. Un instant j'ai cru la partie manquée, car en apprenant qu'il s'agissait d'une femme, le scrupuleux Spalatri nous a tourné les talons.

D'AREZZO.

Ce drôle!.. qu'on le mette au cachot pour le guérir de ses délicatesses galantes.

ANDREA.

Je m'en charge, Monseigneur.

D'AREZZO.

Fais entrer la fille du Tintoret. (*A part.*) Enfin! elle est à moi!..

ANDREA, *introduisant Marietta.*

Entrez, signora. (*Il s'éloigne sur un signe de d'Arezzo.*)

MARIETTA.

Ah! c'est vous!... Je devais m'y attendre... Monsieur, c'est une lâcheté dont vous rendrez compte à mon père, c'est une violence dont vous rendrez compte à mon fiancé!.. Et maintenant, que voulez-vous de moi?..

D'AREZZO.

C'est à regret, signora, que j'ai employé la force, mais c'était le seul moyen de me trouver seul avec vous, pour vous dire...

MARIETTA.

Quoi donc?..

D'AREZZO.

Écoutez-moi, et, ensuite, vous sortirez d'ici librement... Écoutez-moi.

MARIETTA.

Il le faut bien.

D'AREZZO.

Pourquoi votre père m'a-t-il outrageusement fermé sa porte?

MARIETTA.

Ah! ne me forcez pas de vous le dire.

D'AREZZO.

Si je le démande, c'est pour qu'on me réponde.

MARIETTA.

Vous le voulez?..

D'AREZZO.

Oui.

MARIETTA.

Parce que mon père est un honnête homme.

D'AREZZO.

Le Titien me reçoit, lui.

MARIETTA.

Il vous subit, plutôt.

D'AREZZO.

Soit. Mais vous, pourquoi êtes-vous mon ennemie?

MARIETTA.

Je ne suis point votre ennemie, Monsieur. Je ne fais pas l'honneur de ma haine à ceux que je ne connais pas.

D'AREZZO.

Oh! vous me connaissez... ou, du moins... vous croyez me connaître... mais on vous a trompée sur moi, car jamais personne n'a eu pour une femme plus de respect et d'admiration. (*Il s'approche de Marietta qui recule.*)

MARIETTA.

En revanche, jamais femme n'a eu pour personne plus d'aversion, plus de mépris!...

D'AREZZO.

Ah!... vous m'insultez!...

MARIETTA.

Croyez-vous que cela soit possible?...

D'AREZZO.

Madame!... (A part.) Contiens-toi, ma colère!

MARIETTA.

Ah! vous m'avez fait entrer de force dans votre palais!... Ah! vous désirez m'entendre!... Eh bien! vous m'entendrez!.. Oui, je vous méprise, parce que tous les vices et tous les crimes se résument en vous, parce que vous êtes l'incarnation monstrueuse de la honte et de l'avilissement. Je vous méprise enfin, parce que, lâche en face des forts, vous avez tout juste assez de courage pour outrager une femme qui sort de l'église, sous la protection de sa prière.

D'AREZZO.

Courage, implacable!.. méprise-moi! insulte-moi!.. marche sur moi! je ne te répondrai qu'une chose: Marietta, je t'aime!..

MARIETTA.

Vous!...

D'AREZZO.

Je t'aime... à perdre le sommeil et la raison!...

MARIETTA.

Et il ose me le dire!.. Oh!.. la hardiesse est vile autant que bouffonne!..

D'AREZZO.

Je t'aime... et cet amour grandit encore de tout le dédain, de toute la colère dont tu m'accables!.. Eh bien! oui... ces regards pleins d'éclairs, cette bouche frémissante, cette audace de s'attaquer à moi que chacun flatte et redoute... oh!... tu ne peux pas savoir, jeune fille, l'émotion que tout cela me produit!.. Je te vois si belle, si noble, si fière, que je t'admire comme une divinité! Je ne me défends pas, je courbe le dos sous le fouet de tes injures, chacune de tes paroles me cause une souffrance horrible... et pourtant, Marietta, cette souffrance est un bonheur que je payerais de toutes mes richesses, de toute ma vie! Si tu voulais me croire! si tu voulais m'aimer!...

MARIETTA.

Assez!...

D'AREZZO.

Aimé de toi, Marietta, je deviendrais vertueux, je deviendrais bon...

MARIETTA.

Fausses paroles!

D'AREZZO.

Mais vois donc... je pleure, je pleure!...

MARIETTA.

Fausses larmes!...

D'AREZZO.

Je te jure...

MARIETTA.

Faux serment!...

D'AREZZO.

Marietta!...

MARIETTA.

N'êtes-vous pas le mensonge et le parjure vivants?

D'AREZZO.

Pitié!... je me traîne à tes genoux, j'étends vers toi mes mains suppliantes!...

MARIETTA, avec dégoût.

Ah! ne me touchez pas!...

D'AREZZO, se redressant.

Ah! c'est vrai!.. j'oubliais!.. vous aimez le mosaïste Valerio!

MARIETTA.

De toute mon âme, car il est aussi noble que vous êtes vil, et, s'il se fait un nom, lui, ce sera à force de travail et de probité! Un jour, vous avez osé descendre dans cette humble et laborieuse existence, vous espériez étouffer l'artiste et corrompre l'homme; vous vous étiez dit: Une fois déshonoré, il ne sera plus aimé de Marietta!... Mais, je veillais sur lui, moi, je l'ai sauvé!.. A cette heure, il est à l'abri de vos piéges, il décore la coupole de Saint-Marc, il termine un chef-d'œuvre que tout Venise applaudira bientôt!.. Quelques jours encore... et le doge l'embrassera au milieu des acclamations, mon père l'appellera son fils et je l'appellerai mon époux en posant sur son front la couronne des maîtres!...

D'AREZZO.

Marietta!

MARIETTA.

Est-ce là tout ce que vous vouliez savoir, et puis-je sortir maintenant?

D'AREZZO.

Sortir!.. Oh! non pas!.. cet avenir n'est qu'un rêve, et tu oublies que tu es chez moi, seule avec moi, et que je suis le maître... et que tout m'obéit ici!... Donc, je ne prie plus, je commande! Marietta... nous ne sommes que deux.

MARIETTA, s'armant d'un poignard.

Vous vous trompez!.. nous sommes trois!.. un pas... un geste... et je frappe!

D'AREZZO.

Jette donc ce jouet d'enfant! (Il marche vers elle.)

MARIETTA, terrible.

Par ma mère! je vous tue! (D'Arezzo recule.) Me voilà tran-

SPALATRI.

Ne me questionnez pas... j'en ai déjà trop dit... je ne peux ajouter un mot... Sauvez Marietta!..

METAZZA.

Monseigneur Pietro doit être à cette fête... je vais le chercher, je vais tout lui dire...

SPALATRI.

Oh! gardez-vous-en bien!

METAZZA.

Pourquoi?..

SPALATRI.

C'est lui surtout qu'il faut éviter, qu'il faut fuir...

METAZZA.

Mais explique-toi donc!..

SPALATRI.

C'est impossible... on vient... Faites ce que je vous dis, ou tout est perdu!

METAZZA.

Spalatri!..

SPALATRI.

Veillez, signora! veillez! (Il s'éloigne.)

METAZZA.

Seule! il me laisse seule!.. Où aller? que faire? Je suis toute éperdue, toute tremblante... Seigneur mon Dieu, donnez-moi force et courage!.. (Entrent Marietta et la Niobé.)

LA NIOBÉ, à Marietta.

Elle est ici, vous dis-je; elle est ici, j'en suis sûre, je l'ai vue... Tenez, c'est elle.

MARIETTA.

Cette jeune fille?

LA NIOBÉ.

Oui... oui...

MARIETTA.

Silence, alors, silence! Laissez-moi lui parler seule d'abord. Du calme, bonne mère.

METAZZA, à part.

Allons! que Dieu me conduise! (Elle se trouve en face de Marietta.) O la belle jeune fille!...

MARIETTA.

Signora...

METAZZA.

Que me voulez-vous?

LA NIOBÉ, à part.

Sa voix... j'entends sa voix!...

MARIETTA.

Ce que je veux?... Vous rendre heureuse peut-être!

METAZZA.

Vous vous intéressez à moi?...

MARIETTA.

De toute mon âme.

METAZZA.

Oh! merci!.. Un élan du cœur m'entraîne aussi vers vous! Je ne vous connais pas, mais vous avez déjà toute ma sympathie, toute ma confiance!...

MARIETTA.

Donnez-moi votre main!

METAZZA.

Soyez bénie, vous qui tendez la vôtre à Metazza l'orpheline!..

LA NIOBÉ, à part.

Orpheline... ô mon Dieu!

MARIETTA.

Et maintenant, répondez-moi... comme si j'étais votre sœur!

METAZZA.

Vous l'êtes!

MARIETTA.

Avez-vous jamais connu votre mère?

METAZZA.

Ma mère!...

LA NIOBÉ, à part.

Protégez-moi, mon Dieu!...

MARIETTA.

Répondez!...

METAZZA.

Non... je ne l'ai jamais connue... On m'a trouvée dans une maison en flammes, au temps des guerres civiles...

MARIETTA.

Et vous n'avez aucun souvenir, si vague qu'il soit, de la chambre, de la maison, du jardin, où se sont écoulés vos premiers ans?

METAZZA.

Non...

MARIETTA.

Du berceau où votre mère vous couchait chaque soir?

METAZZA.

Non...

MARIETTA.

De la ballade qu'elle chantait pour vous endormir?

METAZZA.

Non...

MARIETTA.

Du baiser qu'elle vous donnait...

METAZZA.

Attendez... il me semble qu'une lèvre invisible vient d'effleurer mon front... Attendez... c'est comme un voile qui se déchire devant moi...

LA NIOBÉ, à part.

Seigneur tout-puissant!

MARIETTA.

C'est la nuit... une femme est assise à votre chevet.

METTAZZA.

Elle me sourit... elle m'embrasse... je la vois confusément encore, mais je la vois...

MARIETTA.

En face du berceau, il y a une lampe qui brûle...

METAZZA.

Oui... au pied d'une madone...

MARIETTA.

Un homme masqué entre tout à coup et vous arrache du lit.

METAZZA.

Un autre le suit de près... et j'entends alors...

MARIETTA.

Quoi?..

METAZZA.

Un éclat de rire atroce!

MARIETTA.

Puis...

METAZZA.

Puis... un cri terrible!.. (La Niobé qui, pendant toute la scène, s'est rapprochée sur les genoux, noyée de pleurs, jette un cri en étendant ses deux mains vers elle.) Ah! c'est vous qui êtes ma mère!..

LA NIOBÉ, ouvrant les bras.

Mon enfant! mon enfant! c'est elle! c'est ma fille!.. Embrasse-moi encore! toujours! J'ai bien souffert, va! J'ai été accablée d'injures et meurtrie de coups! J'ai perdu longtemps la raison! Oh! mais ne crains rien, je ne suis plus folle, je ne veux plus l'être... je t'ai retrouvée!..

METAZZA, à Marietta.

Et c'est à vous que nous devons ce bonheur!..

LA NIOBÉ.

Le bonheur! je n'y croirai vraiment que lorsque nous serons loin, bien loin de Venise, la ville maudite! Il faut fuir, mon ange, fuir ce soir même, sur-le-champ! Je vais chercher une barque, nous y monterons toutes les deux, et je ramerai, jusqu'à ce que les ombres de la nuit nous enveloppent tout à fait!.. Nous irons toujours... toujours... malgré les ténèbres, malgré l'abîme, malgré la tempête!.. si elle éclate, la tempête... eh bien! tu appuieras tes lèvres d'ange sur mon front qui brûle... nous nous laisserons aller ensemble dans les bras de l'Océan, et nos âmes, sans se quitter, monteront au ciel en priant! Attends-moi... attends-moi... (D'Arezzo s'est caché derrière un massif de verdure, et il écoute sans être vu.) Je la laisse avec vous, Marietta...

METAZZA, à part.

Marietta!..

LA NIOBÉ.

Je reviens, mon enfant, je reviens! (Elle sort.)

## SCÈNE VI.

D'AREZZO, MARIETTA, METAZZA, puis LE TINTORET.

METAZZA.

Vous vous appelez Marietta?

MARIETTA.

Oui.

METAZZA.

Marietta la fiancée?

MARIETTA.

Oui...

METAZZA.

Ah! que Dieu me mette maintenant en face de l'infâme! Où est Pierre d'Arezzo?.. je veux le voir! je veux le connaître!..

MARIETTA.

Pierre d'Arezzo?.. Pauvre fille, mais c'est votre ravisseur!.. (On crie au dehors : *Vive Valerio!* — Marietta s'élance vers son père qui paraît au fond, entouré de peintres et de gentilshommes.)

METAZZA.

Lui! c'est lui!..

D'AREZZO, bas à Metazza.

Un mot : Ta mère est morte!..

METAZZA.

Ma mère!... (Elle reste palpitante, et comme foudroyée sous son regard.)

LE TINTORET.

Viens, Marietta! tout est prêt pour la cérémonie des fiançailles, le doge lui-même a voulu y assister...

MARIETTA.

Et Valerio?

LE TINTORET.

Écoute et regarde! (Les cris de vive Valerio éclatent du côté du palais.)

MARIETTA.

Absous! libre!..

LE TINTORET.

Et la couronne d'or au front!..

MARIETTA.

Ah! venez, Metazza! venez! (Elle s'élance vers le palais, suivie du Tintoret.)

D'AREZZO, à part.

Valerio libre!.. le doge au palais!.. Si cette fille parle, je suis perdu!..

METAZZA.

Marietta!..

D'AREZZO.

Silence!..

METAZZA.

Arrêtez!.. cette fleur... c'est du poison...

D'AREZZO, lui fermant la bouche.

Silence, donc!..

METAZZA.

Grâce, Monseigneur, grâce!.. Ah! tout ce qui se passe là n'est pas vrai, n'est-ce pas? et je suis le jouet d'un horrible rêve! Vous ne songez pas à ce crime, vous n'êtes pas un bourreau, vous ne m'avez pas dit : Si tu parles, je tuerai ta mère!..

D'AREZZO.

Je l'ai dit!

METAZZA.

Mais regardez donc!.. un homme présente le lis à Marietta... elle le reçoit en souriant, elle va en respirer le parfum mortel... Ah! je la sauverai, moi!

D'AREZZO.

Tu resteras ici!..

METAZZA.

Non, non!.. laissez-moi! laissez-moi!..

D'AREZZO.

Prends garde!.. (Elle se dégage de ses mains avec un geste énergique et fier.)

METAZZA.

Que je laisse mourir celle qui m'a rendu ma mère! Oh! n'y comptez pas!

D'AREZZO.

Prends garde!..

METAZZA.

Je n'ai plus peur de vous, maintenant! l'esclave révoltée relève la tête et vous défie!.. Passage!..

D'AREZZO.

Metazza!..

METAZZA.

Si vous cherchez encore à me retenir, je crie, j'appelle et je vous démasque devant tous!.. Passage!

D'AREZZO.

Metazza!..

METAZZA.

Passage, misérable!

D'AREZZO.

Va donc!.. (Elle s'élance vers la terrasse. D'Arezzo, qui s'est approché de l'hyène de bronze, ouvre le gouffre sous ses pieds.)

METAZZA, engloutie.

Oh! ma mère!

VOIX BRUYANTES, au dehors.

Vive Marietta! vive Valerio!..

D'AREZZO.

Ces clameurs ont couvert son cri d'agonie! personne ne l'a entendu... mais moi, je l'entendrai toujours... toujours!.. toujours! (Il s'éloigne rapidement à travers les arbres.)

## SCÈNE VII.

D'AREZZO, MARIETTA, VALERIO, LE TINTORET, LUZZI, GARDES, PEUPLE, INVITÉS.

TOUS.

Vive Valerio! vive Marietta!.. (Elle entre portant à son corsage le lis de d'Arezzo.)

VALERIO.

Merci, mes amis! Maintenant, chère Marietta, conduisez-nous près de la jeune fille?..

MARIETTA.

Que dit mon Valerio?..

VALERIO.

N'est-ce pas ici que vous l'avez laissée...

MARIETTA.

Ici!.. la jeune fille?.. oui... c'est ici!..

LE TINTORET.

Marietta?..

VALERIO.

Qu'avez-vous?

MARIETTA.

Mais... je n'ai rien... je suis heureuse... je suis...

LE TINTORET.

Elle pâlit, elle chancelle...

VALERIO.

Dieu puissant!..

MARIETTA.

Où est Valerio? où est mon père?.. Ah! je ne vous vois plus, je ne vois plus rien... déchirez donc ces voiles qui s'épaississent devant mes yeux... arrachez-donc cet horrible poids qui m'étouffe!.. Ah! quel froid je sens là... réchauffez-moi, ne me quittez pas... j'ai peur...

VALERIO.

Marietta! ma fiancée! ma femme!..

LE TINTORET.

Du secours! du secours! (On s'empresse autour de Marietta. — D'Arezzo reparaît au sommet du grand escalier.)

D'AREZZO.

Arborez le drapeau noir, sonnez le glas funèbre, faites gronder le canon des lagunes... la peste est dans Venise!

TOUS.

La peste! (Épouvante générale.)

D'AREZZO.

C'est l'heure des agonies soudaines et des promptes funérailles!..

LE TINTORET.

Morte! elle est morte!..

D'AREZZO.

Victime du fléau!.. (Tout le monde s'éloigne de Marietta avec terreur. — D'Arezzo s'est approché du procurateur.)

LUIZZI, bas à d'Arezzo.

Que voulez-vous donc encore?

D'AREZZO, désignant Marietta.

Le cadavre de cette femme!

---

# ACTE CINQUIÈME.

**La chapelle du Bozza dans la basilique de Saint-Marc.**

Entrée principale à droite; à gauche, l'entrée des cryptes; le corps de Marietta est étendu sur un lit de parade.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

D'AREZZO, seul.

Les chants des funérailles ont cessé... les cierges viennent de s'éteindre... on va refermer les portes de Saint-Marc... Bientôt il n'y aura plus dans la nef que les gens du procurateur et les plus dévoués de mes bravi, car la fausse nouvelle du fléau, habilement répandue par moi, a frappé Venise d'épouvante, et personne n'ose encore sortir de sa maison. Ainsi, dès que l'heure sera venue, je pourrai regagner ma gondole sans être soupçonné, sans être vu même... J'ai donc réussi! j'ai donc mené à fin cette vengeance digne des Médicis et des Borgia mes maîtres!... Sur ce lit de parade est étendue la belle fiancée de Valerio, l'orgueilleuse fille du Tintoret... Oui, mais au fond de ce caveau sépulcral dort à jamais la pauvre Metazza!... Est-il possible que j'aie brisé sans pitié cette petite fleur, si pleine pour moi de suaves parfums; que j'aie étouffé froidement cette frêle et palpitante colombe, dont le chant était pour le damné comme un ressouvenir du ciel!.. En vérité, c'est la première fois que je comprends la douleur, que je connais le remords!... Ah! si je pouvais lui rendre la vie!... la vie, maintenant qu'elle me connaît tout entier!.. La vie! pour qu'elle m'écrase de son mépris!... Non, non!... mieux vaut qu'elle soit morte, puisqu'elle était à jamais perdue pour moi!... Que mes passions, maintenant, se déchaînent en liberté; je n'ai plus de frein qui m'arrête; j'ai tué mon âme!... A l'œuvre!... (Il sort par le fond.)

## SCÈNE II.

VALERIO, LE TINTORET.

VALERIO, à part.

Personne!... Dieu soit loué. (Haut.) Venez, maître, venez,

LE TINTORET.

Où me conduis-tu, Valerio?

VALERIO, à part.

C'est ici!... (Haut.) Du courage, mon père!...

LE TINTORET.

Du courage!.. Oh! le vieillard en a, puisqu'il n'est pas mort cette nuit... Je suis chrétien, Valerio, et je sais courber la tête sous la colère céleste... Ceux que Dieu sépare dans ce monde, ne les réunit-il pas dans l'éternité?... (Valerio s'est approché du lit de parade, il écarte le voile qui couvrait le visage de Marietta.)

VALERIO, à part.

C'est elle!...

LE TINTORET.

Pourquoi donc ces chants ont-ils cessé?... ils berçaient ma douleur, ils me parlaient encore de Marietta... et, tout à coup, plus rien... Ce silence est horrible... Ah! je comprends; tout est fini, et je ne reverrai plus ma fille sur la terre!

VALERIO.

Voulez-vous la revoir?

LE TINTORET.

Que dis-tu?...

VALERIO.

La voici!

LE TINTORET.

Marietta!... ma fille!... ma belle et adorée Marietta!...

VALERIO.

Oui, morte pour vous! morte pour moi!... Ah! c'est trop de douleurs! c'est trop de tortures!... Songer qu'hier mes mains pressaient les siennes, qu'elle m'appelait son fiancé, qu'elle me souriait avec bonheur, et qu'aujourd'hui elle est là, froide, insensible, prête pour la tombe!... Mais qu'ai-je donc fait à Dieu, pour être châtié si cruellement?...

LE TINTORET.

Valerio, ta raison s'égare!

VALERIO.

Mon père! mon père!... Tu m'attendais, Marietta... me voici!... les gardes du procurateur, qui nous ont violemment séparés, criaient qu'il y avait danger de mort à s'approcher de ton cadavre... Ah! il y a danger de mort ici!... Eh bien! j'écarte sans crainte ces voiles funèbres et je saisis ta main glacée.

LE TINTORET.

Valerio! mon fils!...

VALERIO.

Ah! regardez! qu'elle est belle!...

LE TINTORET.

Oui, bien belle!...

VALERIO.

N'est-ce pas un miracle qui lui conserve dans la mort cette pure et sereine beauté?

LE TINTORET.

Un miracle?... c'est vrai! on dirait qu'elle est seulement endormie et qu'elle attend pour s'éveiller le baiser de son vieux père... et pourtant l'œuvre de destruction va s'accomplir, et bientôt il ne restera plus rien de Marietta, plus rien, pas même son image!...

VALERIO.

Son image!... Ah!... maître... le Bozza décore cette chapelle.

LE TINTORET.

Hé bien!...

VALERIO.

Cette palette... ces pinceaux...

LE TINTORET.

Je t'ai compris, donne... Le Tintoret peindra sa fille morte!.. que la tâche de l'artiste triomphe un instant de la douleur du père!... Restez secs, mes yeux! et toi, ma vieille main, ne tremble pas! (Il esquisse rapidement sur une toile le visage de Marietta.) Tu as eu là une bonne et pieuse pensée, Valerio!... notre Marietta chérie ne mourra pas tout entière, elle aura sa place dans le lieu saint, au milieu des madones et des anges! Valerio, mon fils, tourne un peu de mon côté son pâle et beau visage...

VALERIO.

Ah!..

LE TINTORET.

Qu'y a-t-il?

VALERIO.

Sur mon âme, elle a tressailli!

LE TINTORET.

Valerio!

VALERIO.

Encore!.. Mais approchez donc!.. Touchez-la vous-même!...

LE TINTORET.

O mon Dieu!

VALERIO.

Voyez... le sang reparaît aux lèvres...

LE TINTORET.

Les yeux s'entr'ouvrent... le cœur bat... (Il la prend dans ses bras.)

MARIETTA.

Mon père!...

LE TINTORET.

Vivante!..

MARIETTA.

Où suis-je?

LE TINTORET.

Près de nous, Marietta... Dans mes bras, sur mon cœur...

Ne t'épouvante de rien, mon enfant... C'est moi, c'est Valerio.

MARIETTA.

Que s'est-il donc passé? Loin de moi cette fleur... loin de moi... Son parfum me fait mal... son parfum me tue.

LE TINTORET.

Ma fille!

MARIETTA.

Des cris de terreur... des ombres confuses... des cierges qui brûlent... puis le chant des morts... l'odeur de l'encens... puis... Oh!.. emmenez-moi, mon père! emmenez-moi!

LE TINTORET.

Oui, oui, fuyons ce lieu d'horreur!

## SCÈNE III.

Les mêmes, D'AREZZO.

D'AREZZO.

Vous ne sortirez pas!

VALERIO.

Qui donc serait assez hardi pour nous barrer le passage?

D'AREZZO.

Moi!.. moi qui viens vous solder avec usure vos mépris, vos outrages, vos coups de bâton!..

MARIETTA.

J'ai peur!..

D'AREZZO.

Sachez donc que, morte pour tous, elle ne devait se réveiller que pour moi!... La voilà debout avant l'heure... Qu'importe? Mon triomphe n'en est pas moins certain, car bientôt, seule avec moi, sans défense, au fond de mon palais...

VALERIO.

Une arme! une arme!..

LE TINTORET.

Ma fille!... un tel crime ne s'accomplira pas!..

VALERIO.

Oh! non! dussé-je le déchirer avec mes dents, avec mes ongles!... (Il s'élance sur d'Arezzo.)

D'AREZZO.

A moi!... (Aux bravi qui entrent.) Qu'on entraîne ces deux hommes!

VALERIO.

Lâches!

LE TINTORET.

Bourreaux!

MARIETTA, aux bravi.

Grâce pour mon père! grâce pour Valerio!... (Ils la repoussent. La porte se referme, et d'Arezzo reste seul avec elle.)

## SCÈNE IV.

D'AREZZO, MARIETTA, puis LA NIOBÉ.

D'AREZZO.

Tu m'appartiens donc enfin! toi qui étais si fière de ta vertu, si forte de ton amour... Marietta, il faut me suivre!...

MARIETTA.

Jamais!...

D'AREZZO.

Obéis, car je suis le maître tout-puissant, aucune volonté ne peut lutter contre la mienne, et il n'y a personne au-dessus de moi!

MARIETTA.

Excepté Dieu!...

D'AREZZO.

Prie-le donc, pieuse fille!... (Il s'élance pour la saisir, mais il se trouve face à face avec le cadavre de Metazza que la Niobé porte dans ses bras; il recule effrayé devant la folle qui marche lentement vers lui, et laisse rouler le cadavre à ses pieds.)

LA NIOBÉ.

Assassin! tu vas mourir! (D'Arezzo arrête le bras de la Niobé et lui arrache son stylet.)

D'AREZZO.

Quel est ce poignard?... je le reconnais... il m'a été donné par Jean de Médicis.

LA NIOBÉ.

Oh!... Et, dans une nuit d'orgie, il fut arraché de ta ceinture par la main d'une femme.

D'AREZZO.

Oui, c'est vrai...

LA NIOBÉ.

Lui!... c'était lui!... Ah! le monstre a tué sa fille!

D'AREZZO.

Metazza!...

LA NIOBÉ.

Oui, c'est ta fille!...

D'AREZZO.

Mensonge!...

LA NIOBÉ.

Ta fille!...

D'AREZZO.

Imposture!...

LA NIOBÉ.

Ta fille!... ta fille!...

D'AREZZO.

Folie!... Tu veux m'effrayer, folle, mais je ne te crois pas, et la preuve, c'est que je ris comme le jour où je te l'ai arrachée tout enfant. (Il rit.)

LA NIOBÉ.

Alors, ton heure a vraiment sonné, l'heure marquée par la colère divine... Ris donc, ris jusqu'à la torture, jusqu'au délire, jusqu'à la mort!...

D'AREZZO.

Qu'ai-je donc?... Des lueurs sanglantes passent devant mes yeux... un frisson mortel glace mes veines... je sens comme une main de fer me serrer la gorge... (Chaque parole est entrecoupée d'un rire strident, convulsif, inextinguible.) O l'horrible douleur!...

LA NIOBÉ.

C'est celle de l'agonie, celle de la mort...

D'AREZZO.

Éloignez ce spectre... éloignez-le!... Mais j'étouffe!... j'étouffe!... Dieu!... Ma fille!... Dieu!... (Il lève les yeux au ciel, joint les mains en les tordant et tombe sur un genou.)

## SCÈNE V.

LES MÊMES, VALERIO, LE TINTORET, SPALATRI, SOLDATS ET SBIRES.

SPALATRI.

Au nom du doge, où est d'Arezzo, le meurtrier de Metazza?...

D'AREZZO, se redressant.

Le meurtrier?... le voici!... (Il pousse un dernier éclat de rire et tombe à la renverse.)

SPALATRI.

Mort!...

MARIETTA.

Metazza!... pauvre martyre!...

LA NIOBÉ, un doigt sur ses lèvres.

Elle dort...

FIN.



LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.